

Christa Markovits, née Barabás, a vu le jour en 1936 dans une famille de la bourgeoisie juive assimilée. En 1938, la famille se convertit au catholicisme romain en raison de la législation toujours plus hostile aux Juifs du gouvernement hongrois. Christa Markovits et sa famille survécurent à l'occupation allemande et aux meurtres de masse des Croix-Fléchées fascistes en se cachant et avec l'aide de faux papiers, grâce à l'aide d'amis chrétiens et de nonnes d'un couvent, en partie aussi sous protection suédoise. La vie après la libération, dans une Hongrie devenue communiste, s'avéra très difficile. La famille quitta le pays en 1956 après le soulèvement hongrois. Christa parvint, après sa fuite, à s'établir et à étudier en Suisse. Veuve, elle vit aujourd'hui à Bâle.

Eva Alpar, née Miko, a vu le jour en 1924 dans une famille de la bourgeoisie juive. Elle et ses plus proches parents ont survécu à l'Holocauste, à Budapest en 1944–1945. Camouflée comme chrétienne «aryenne», Eva Alpar parvint à échapper aux persécutions allemandes et hongroises. Elle travailla notamment comme infirmière dans un hôpital catholique. Elle quitta la Hongrie après l'échec du soulèvement de 1956. Tandis qu'une sœur émigra en Israël, Eva Alpar s'établit en Suisse.

CHRISTA MARKOVITS «J'ai toujours eu de la chance» | EVA ALPAR Un destin de rescapée à Budapest

Mémoires de survivants de l'Holocauste



CHRISTA MARKOVITS

«J'ai toujours eu de la chance»

EVA ALPAR

Un destin de rescapée à Budapest

CHRISTA MARKOVITS
«J'ai toujours eu de la chance»

EVA ALPAR
Un destin de rescapée à Budapest

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes seront publiés en novembre 2017.
Tous les volumes seront disponibles en format pdf sur le site Internet du DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 15 de la série «Memoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Christa Markovits et Eva Alpar

Photos et documents

Christa Markovits et Eva Alpar

Titre original

Christa Markovits «Ich habe immer Glück gehabt» (2014)

Eva Alpar Ein Überlebenschicksal in Budapest (2014)

Traduction du texte de Christa Markovits, du Prologue et de la Postface:

Classe de 4^e DF Allemand de Mme Sandra Helbling, au Collège Madame-de Staël,

Carouge, Genève (2016)

Julia Barbe	Marie Jaquier	Anna Nietzer
Vera Bossart	Antigona Kllokoqi	Grégoire Odier
Lara Katalina Cock	Lorenzo Leporatti	Joan Perrin
Fanny Corboz	Lino Mercollini	Oriane Rutsche
Damien Geissbühler	Hanna Merlini	Garance Sallin
Justine Jacquemoud	Marion Müller	Clementine Sturiale

Lectorat

Chantal Andenmatten, Martine Berset, François Wisard

Traduction du texte de Eva Alpar

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI), traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DLR).

Premier tirage

2017

Prologue	7
<i>Christa Markovits</i>	9
«J'ai toujours eu de la chance»	
<i>Eva Alpar</i>	33
Un destin de rescapée à Budapest	
Postface	55
Zusammenfassung/Summary	59

«*J'ai toujours eu de la chance*»

CHRISTA MARKOVITS

Un destin de rescapée à Budapest

EVA ALPAR

PROLOGUE

Le quinzième cahier des Mémoires aborde le thème de l'Holocauste à Budapest. Il contient des textes courts, mais néanmoins expressifs de deux Juives, qui ont de justesse échappé à la solution finale.

Madame Christa Markovits est une survivante de l'Holocauste qui scande toujours avec une extraordinaire modestie son récit de la persécution à Budapest, d'un «j'ai eu de la chance». Elle raconte, parce que des milliers ne peuvent pas le faire. Christa n'était alors qu'une jeune fille, et elle se rappelle maintenant, avec recul, comment c'était à cette époque.

Madame Eva Alpar a écrit des fragments de souvenirs sur papier, et avec l'aide de la jeune relectrice Debra Freiburghaus (alors à l'Institut d'études juives de l'Université de Bâle), est né un texte, qui décrit sa survie à Budapest. Les forces de Madame Alpar se sont atténuées, et alors que le manuscrit était préparé pour impression, elle vit dans une maison de retraite, et ... le voile de l'oubli enveloppe le passé. Avec la publication de ces fragments, nous montrons que pour nous tous les destins sont importants, et peut-être qu'un lecteur nous dira qu'il connaît quelqu'un qui peut compléter ce manuscrit du récit de sa propre histoire.

Le texte fragmentaire des souvenirs de Madame Alpar montre clairement comment nous arrivons à un tournant, 70 ans après la Shoah. Prochainement nous n'aurons plus de témoins du passé, qui pourront nous raconter leur destin. Le récit devra bientôt être pris en charge par les historiens et les écrivains. Christa Markovits a été pendant des années un élément moteur et un membre précieux du Comité de la *Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust*. Elle a toujours veillé à ce que ses membres soient au courant des dernières études sur l'Holocauste. Après avoir surmonté ses problèmes de santé, marquée par des décès dans sa famille, elle a rassemblé ses forces pour transcrire sa propre histoire.

Christa Markovits n'est pas seulement la compagne d'infortune d'Eva Alpar, elle est, malgré tous les revers qu'elle a connus, une femme heureuse. Elle intitule son histoire «J'ai toujours eu de la chance».

IVAN LEFKOVITS

Février 2014

Christa Markovits:

«J'ai toujours eu de la chance»

SOUVENIRS DE LA DERNIÈRE ANNÉE DE GUERRE (1944–1945) À BUDAPEST

1.

LA PÉRIODE AVANT L'OCCUPATION ALLEMANDE DE LA HONGRIE EN 1944

Alerte aérienne; les longs bancs dans l'abri anti-aérien de notre maison sur les rives du Danube sont plus que complets. Quelques femmes âgées prient. La cuisinière Erzsi, encore jeune, tremble de tous ses membres. Moi, âgée d'environ 7 ans, je lui demande avec étonnement: «Erzsi, te miért félsz? Te nem vagy zsidó!» («Pourquoi as-tu peur, Erzsi? Tu n'es pas juive!»). Un de mes premiers souvenirs de la guerre remonte probablement à l'année 1943, lorsque Budapest fut occasionnellement bombardée par les Alliés. Moi-même je n'avais pas peur, je n'ETAIS pas juive! Du moins, je n'en savais encore rien. Rien n'arriva à notre maison à ce moment-là. Nous n'avions pas été touchés. Plus tard, je me tenais debout avec les autres sur la rive et admirais le gigantesque spectacle en contrebas au bord du fleuve: le grand moulin brûlait d'une lumière flamboyante. C'était magnifique! La raison pour laquelle je pensais à l'époque que seuls les Juifs avaient une raison d'avoir peur me semble maintenant étrange. Il est possible que je répétais quelque chose que j'avais entendu dire par les nombreux amis et connaissances qui entraient et sortaient de chez mes parents. Cela n'avait rien à faire avec la compréhension ou la raison. A l'exception de quelques rares bombardements et des fenêtres assombries, je ne remarquais rien de la guerre à cette époque. Nous allions à l'école avec ma sœur jumelle, faire du patinage ou au cours de violon, et, en été, dans notre maison de vacances au

lac Balaton. Nous avons eu une enfance heureuse et protégée jusqu'à l'entrée des Allemands en Hongrie le 19 mars 1944.

A ce stade, j'aimerais faire deux remarques. Dans ces pages, il s'agit premièrement de souvenirs d'un monde remontant à septante ans, de souvenirs que l'on ne peut pas comprendre aujourd'hui, sans connaître les circonstances particulières de cette époque. C'est pourquoi je n'arrive pas à éviter de glisser sans cesse des explications, entre mes souvenirs, qui forment quant à eux le fil rouge chronologique de mon histoire. Cependant, des interprétations plus approfondies risqueraient de me faire trop sortir du cadre des retours en arrière. Beaucoup de souvenirs me viennent de ma mère, cependant, tout ce qui touche au contexte politique et historique provient de mes lectures.

Ma deuxième remarque est fondamentale. C'est seulement lors de la dernière année de guerre, lorsque l'Allemagne nazie battait partout la retraite et quand la fin prochaine de la guerre, que l'Allemagne allait perdre, se dessinait, que la quasi-totalité de la population de la Hongrie, à l'exception de Budapest, a été déportée à Auschwitz et en grande partie assassinée, y compris ma tante, mon oncle, ma cousine, plus d'un demi-million d'innocents, jeunes et vieux, adultes et enfants. Ces quelques lignes ne peuvent pas refléter le terrible destin des Juifs hongrois. Mes rares souvenirs sont plutôt insignifiants et absolument pas représentatifs! Je ne suis restée en vie que par hasard. A Budapest également, presque la moitié des Juifs ont été tués. Les morts devraient écrire leurs souvenirs; eux pourraient raconter ce qui s'est vraiment passé et non pas moi, qui fus relativement protégée et restai saine et sauve.

Ma jumelle et moi sommes nées le 30 mai 1936 à Budapest. Nos parents étaient tous deux originaires de Transylvanie: notre père naquit en 1897 à Medgyes (Mediasch), aujourd'hui Medias, et notre mère en 1901 à Kolozsvár (Klausenburg), aujourd'hui Cluj. Les deux familles appartenaient à la classe moyenne juive. Avec la progression militaire des Roumains durant la Première Guerre mondiale, les deux familles durent abandonner leur foyer comme des milliers d'autres. Ils fuirent à Budapest



Grand-mère avec les jumelles (1936).

et perdirent durant cette fuite tout ce qu'ils possédaient. Ils vécurent à Budapest, dans un grand dénuement, en partie dans des wagons de chemin de fer. A quinze ans ma mère apprit à écrire à la machine; elle travailla dans une grande banque entre 1916 et 1939. Mon grand-père paternel mourut de la grippe espagnole. Notre père, encore tout jeune, dut prendre en charge seul sa mère et ses quatre frères et sœurs plus jeunes. Il devint ingénieur – c'est ainsi qu'on appelait les architectes qui avaient obtenu le diplôme dans une haute école technique et non à l'université technique; il gravit les échelons et devint finalement partenaire du propriétaire de l'une des plus importantes entreprises de bois et de construction de Budapest depuis le 19^e siècle. Mes parents se sont mariés en 1925. Leur premier enfant mourut peu après sa naissance. Ils furent très heureux lorsque, dix ans plus tard, ma sœur jumelle et moi sommes nées. Notre mère continua cependant à travailler à la banque parce qu'elle ne voulait pas perdre sa retraite. Une puéricultrice s'occupait de nous pendant la journée. Nous ne



Mère et père avec les jumelles (vers 1942).

dûmes tout de même pas renoncer au lait maternel. Selon la légende de la famille, elle nous amenait à notre mère qui nous donnait alternativement le sein, assise sur un banc dans un parc.

Nos parents étaient des Juifs bien assimilés, dans l'extrait du registre de naissances figure sous religion «izr.» pour «israélite», aussi bien pour eux que pour les enfants (document 1). La remarque en haut à droite se réfère à la naissance des jumelles. L'inscription en bas à gauche dans le champ «autres remarques» peut être traduite en abrégé de la manière suivante: «Les parents se sont convertis à la religion cath.-r.(omaine) selon la confirmation officielle de la paroisse cath.-r. de Saint-Antoine de Padoue à Budapest, XIV^e District, le 14 décembre 1938. Les enfants sont de ce fait aussi de religion «cath.-r.». Comme notifié le 16 décembre 1938 par** D'après la pièce d'identité 701.035/Hg. 1938 du ministère de la défense du royaume de Hongrie, le père est combattant au front [poilu en France]. Déc. 1940.» (fin de citation). D'après le récit de notre mère, notre père a été enrôlé, avant même la fuite de sa famille, et était au front en Italie; lui-

même gardait le silence à ce sujet. La conversion de mes parents à la foi catholique ainsi que la mise en avant des décorations ainsi que des faits et gestes militaires avaient probablement une seule et même raison, à savoir ce qui fut appelé la première loi juive de mai 1938 «au sujet du maintien de l'équilibre [des Juifs et des non-Juifs] dans la vie sociale et économique», qui limitait à dix le nombre de Juifs dans une entreprise et à un pourcentage fixe dans les professions indépendantes, dans les études d'avocats ou les cabinets médicaux, à l'exception toutefois des «soldats du front» de la



Les jumelles dans la maison de vacances dans les collines de Buda (vers 1942).

Première Guerre mondiale pour lesquels des exceptions pouvaient être accordées. Au-delà du baptême ou du passeport de «soldat du front» c'est probablement l'énergie d'aller de l'avant qui permit probablement à ma mère, pendant les années qui suivirent de se représenter les dangers à venir et d'imaginer des méthodes incroyables pour se défendre. Comme nos parents se déclaraient «croyants, mais pas pratiquants», ouverts aux deux religions et qu'en dehors de leurs amis juifs ils avaient aussi de nombreux amis chrétiens, parmi eux en outre un Jésuite, leur décision de se faire baptiser était purement pragmatique et n'engendrait chez eux aucun conflit de conscience. C'est aussi seulement une fois chrétiens qu'ils reçurent une autorisation de voyage dont ils avaient absolument besoin puisqu'ils voulaient quitter le plus rapidement possible la Hongrie à cause de la déclaration de la guerre, ce qu'ils ne purent malheureusement plus.

La deuxième loi juive de mai 1939 «au sujet de la limitation de propagation des Juifs dans la vie publique et dans l'économie» alla beaucoup

plus loin que la première. Le pourcentage de Juifs autorisés avait radicalement diminué. Les Juifs n'étaient plus autorisés à pratiquer de nombreuses professions telles que médecins, enseignants ainsi que des professions dans le service public et celui qui était considéré comme juif par l'était, selon les critères ouvertement racistes des lois de Nuremberg, en fonction de ses parents et grands-parents. Alors que je considère notre baptême comme une conséquence directe de la première loi juive, de manière ironique j'estimai tout d'abord positive la deuxième loi juive dans notre vie, étant donné que, grâce à la sage décision de notre père, ma sœur jumelle et moi avons pu terminer la première classe et la moitié de la deuxième (plus tard nous ne devions plus jamais retourner à l'école) à l'Angol-Mayar Elemi Iskola (une école élémentaire anglo-hongroise) chez Tante Judith dans Pala-Utca et donc apprendre l'anglais tôt.

La prochaine attaque des autorités hongroises contre le peuple juif – et non pas celle des Allemands puisqu'elle survint des années avant l'occupation allemande! – fut toujours fut le service de travail militaire («Munkaszolgálat»), légalisé par de nouvelles lois, placées sous le commandement de l'armée et organisée par le ministère de la Défense. D'abord instauré en 1939 pour les jeunes hommes inaptes âgés de 21 à 24 ans, elle fut appliquée dès 1940 à tous les «Juifs» de 25 à 60 ans déclarés inaptes pour le service armé qui durent creuser des tranchées dans les pires conditions et pour faire un travail d'esclave pour l'armée. Leurs unités non armées, étroitement surveillées et souvent maltraitées parvinrent au front jusqu'en Ukraine et en Russie, dont seulement une petite minorité de survivants revint de captivité des années après la fin de la guerre. La plus grande partie des hommes du «service de travail» ne survécut pas aux mauvais traitements, aux épreuves et à la faim. Beaucoup furent aussi abattus. Le «service de travail» militaire en Hongrie avec ses centaines de milliers de victimes probablement fut unique en Europe, même dans les pays occupés par l'Allemagne. L'élite intellectuelle hongroise fut de cette manière fortement décimée, dont le grand poète Miklos Radnoti et l'expert en littérature Antal Szerb. Des hommes de notre famille et de notre parenté furent



Mère avec la sœur nouveau-née et les jumelles (printemps 1944).

aussi enrôlés dans «le service de travail». Le cas de mon Oncle Zoli, le fiancé de tante Renée, la sœur de mon père, est spécialement tragique, parce qu'il fut enrôlé juste avant son mariage. Ma mère eut un mauvais pressentiment et essaya vainement à convaincre mon oncle de ne pas répondre à l'appel, mais il était confiant et voulait être correct. Il croyait à la décence et à la bonne volonté des autorités hongroises, tout comme la majorité des Juifs. Ma mère, qui l'avertissait sans cesse, était considérée comme folle. Oncle Zoli était lecteur auprès de la maison d'édition Athenäum à Budapest. Il nous offrait d'incroyables livres illustrés et de magnifiques poupées. Il dut s'engager avant son mariage et ne jamais revenir après son «service de travail». Tante Renée porta pendant des années du noir et resta célibataire. Elle nous a toujours aimées et dorlotées comme ses propres enfants. Que notre père n'ait pas dû pas entrer au «service de travail», s'explique par le fait qu'il était responsable en tant qu'architecte de la construction des bunker anti-aériens de la grande fabrique de ma-

chines de Manfred Weiss sur l'île Csepel avec ses 20 ou 30 000 travailleurs, et qu'il était donc considéré comme irremplaçable. Une fois il m'emmena, alors que j'étais une petite fille d'environ sept ans, pour me montrer les usines. Ça devait être avant l'occupation allemande. J'étais fascinée par les grosses machines et je me rappelle encore aujourd'hui de l'immense marteau à vapeur, qui ne rentrait dans aucun des grands hangars et qui se dressait majestueusement sur son socle en plein air. Qui sait, peut-être ai-je étudié plus tard la physique pour cette raison!

Nous avons peu senti la guerre à ce moment-là. Comme la plupart des Juifs de Budapest nos parents aussi espéraient sa fin rapide, et qu'ils puissent survivre à la peste brune. C'est la seule raison qui explique que ma mère tomba enceinte et que le 5 février 1944 elle donna naissance à notre douce petite sœur Zsófi (Sophie). Nous étions au comble du bonheur! Six semaines plus tard, lors d'un dimanche ensoleillé, à la surprise de la plupart des Juifs, les Allemands envahirent la Hongrie.

2.

L'OCCUPATION DE LA HONGRIE LE 19 MARS 1944 ET CE QUI SE PASSA APRÈS

Comment en est-ce arrivé là? Pendant que la Hongrie subissait en tant qu'alliée des nazis de grosses pertes sur le front et qu'en promulguant les lois juives sur son propre territoire elle se montrait être une amie fiable pour l'Allemagne, le premier ministre Kállay cherchait en secret des possibilités de se rétracter. Ses contacts avec les alliés ne demeurèrent malheureusement pas secrets. Au contraire des préparations des Allemands, qui envahirent avec huit divisions, de nuit, des quatre points cardinaux, le dimanche 19 mars 1944, tout le pays. L'administrateur du Reich, l'Amiral Horthy, était absent et ne pouvait donner aucun ordre, parce qu'il avait été invité trois jours plus tôt pour un entretien avec Hitler. Kállay fut remplacé par le sympathisant nazi Sztójay et le malheur suivit son cours. La préoccupation principale des nazis était, contrairement à toute raison

militaire, la «solution de la question juive». La première étape consistait à marquer distinctement, tous les Juifs. Mon premier souvenir de cette époque est la grande étoile de David jaune d'environ 10 cm, que l'on fixa sur notre manteau. Nous ne devions pas quitter la maison sans l'étoile (décret du premier ministre Sztójay le 5 avril 1944), et nous ne devions plus non plus aller à l'école. Ma mère vit alors ses craintes se confirmer. Elle s'attendait encore à bien pire et imagina les plans les plus fous pour sauver son nouveau-né et nous tous. Son prochain coup fut un extrait du registre des naissances (voir Document 2), qui ressemblait à s'y méprendre au vrai (voir Document 1), mais qui en divergeait sur des détails décisifs: sous religion il y avait maintenant aussi bien chez les parents que chez l'enfant «r. cath.», alors que les indications sur le baptême qui eut lieu plus tard et la distinction «soldat du front» manquaient, l'adresse était aussi fautive. La date de l'extrait, 2 mai 1944, démontra avec quelle hâte et quelle habileté ma mère avait procédé. Elle avait dû soudoyer soit un fonctionnaire de l'état civil, soit payer un falsificateur de documents. Dans un premier temps le document ne nous a pas été très utile, bien que nous fussions baptisés depuis la naissance; à cause de nos grands-parents juifs, nous continuions à passer pour des Juifs. Les lois juives stipulaient déjà l'éloignement des Juifs de la société et la suppression de leurs droits; ils devaient maintenant être concentrés sur un moindre territoire. Notre maison, dans le district V., 19 Személynök-Utca (aujourd'hui 19 Balassi Bálint-Utca), au bord du Danube entre le Pont Marguerite et le Parlement, fut déclarée «maison juive», «maison avec étoile», et une grande étoile jaune fut apposée à l'entrée. Tous les Juifs de Budapest devaient emménager au plus tard d'ici juin dans une telle «maison avec étoile» («Csillagos há»). Dans un premier temps nous pûmes rester dans notre appartement au 4^e étage, mais de nombreuses autres familles furent logées dans la maison. Nous nous en réjouissions, parce que de nombreux enfants vinrent aussi, avec lesquels nous pouvions jouer. Mais je me souviens uniquement de Miki et de Bandi S. qui avaient notre âge, et étaient aussi jumeaux. Comme nous n'avions pas l'école, et beaucoup de temps

Az önkormányzati szám: 3006.36.1097. Budapest, 1944. máj. 2.

Születési anyakönyvi kivonat.

Felvételek	A bejegyzés ideje (év, hó, nap)	A születés ideje (év, hó, nap)	A gyermek utóneve, néme, vallása	A szülők		A születés helye, ha a születés nem az anyai lakóhelyén történt	Állás előtti esetleges megjegyzések. Állásnok.
				családi és utóneve, előnév (nyelvtanúsági lakóhely)	vallás	lakóhely	
	1936		Mária Krisztina leány	Barabás Imre ipari mester	kat.	Budapest VII. Proti u. 3.	Hamilla Mária r. k. 1006/1916. m. o. Barabás Imre r. k. leányát Székely István r. k. a. k. k.
	június 4.	május 30.	kat.	Csapó Magdolna Budapest VII. Proti u. 3.	kat.		

Utólagos bejegyzések. — Kiegészítések.

Bizonyítom, hogy ez a kivonat a Budapest VII. ker. önkormányzatának anyakönyvi-könyvvel szülési anyakönyvvel megegyezik. Kelt: Budapest, 1944. máj. 2.

1097

Mária
Krisztina
leány
i. r.

Document 1 en haut:

Mon acte de naissance (original). Mon nom de jeune fille est Barabás, mon prénom est encore Krisztina sur les documents officiels, mais pour des raisons pragmatiques, je l'ai changé en Christa en Suisse. La petite image à côté est un extrait agrandi de la quatrième colonne de l'acte (prénom, sexe, religion). Sous religion figure aussi chez mes parents «izr.», ce qui veut dire israélite. Pour l'explication et la transmission des textes hongrois en bas à gauche: voir p. 10. La note en haut à droite mentionne la naissance de jumeaux.

Az önkormányzati szám: 3006.36.1097. Budapest, 1944. máj. 2.

Születési anyakönyvi kivonat.

Felvételek	A bejegyzés ideje (év, hó, nap)	A születés ideje (év, hó, nap)	A gyermek utóneve, néme, vallása	A szülők		A születés helye, ha a születés nem az anyai lakóhelyén történt	Állás előtti esetleges megjegyzések. Állásnok.
				családi és utóneve, előnév (nyelvtanúsági lakóhely)	vallás	lakóhely	
	1936		Mária Krisztina leány + kath.	Barabás Imre ipari mester	+ kath.	Budapest VII. Proti u. 3.	Hamilla Mária r. k. 1006/1916. m. o. Barabás Imre r. k. leányát Székely István r. k. a. k. k.
	június 4.	május 30.	kat.	Csapó Magdolna Budapest VII. Proti u. 3.	+ kath.		

Utólagos bejegyzések. — Kiegészítések.

Bizonyítom, hogy ez a kivonat a Budapest VII. ker. önkormányzatának anyakönyvi-könyvvel szülési anyakönyvvel megegyezik. Kelt: Budapest, 1944. máj. 2.

1097

Mária
Krisztina
leány
+ kath.

Document 2 en bas:

Mon acte de naissance (falsifié). Sous religion figure ici aussi chez mes parents «r. cath.», c'est-à-dire «catholique romain», la case en bas à gauche est vide, le texte, qui indiquait le baptême effectué des années plus tard, manque, et l'adresse est fausse.



L'ancienne maison de la famille Barabás, 19 Személynök-Utca (aujourd'hui 19 Balassi Bálint-Utca) dans le 5^e arrondissement de Budapest, notre «maison avec étoile» (vers 2013).

libre, nous écrivions un «journal de la maison», que nous appelions d'après l'original renommé «*Én Ujságom*» («Mon Journal»).

Pour la joie et la distraction des adultes, nous avons donné une fois une représentation théâtrale dans notre salon. Nous, les enfants, nous ne comprenions pas ce qui se passait autour de nous, et vivions sans souci, libres sans école. Mais pour les adultes, la vie dans «la maison avec étoile» était tout sauf amusante, limitée par toute une série de règles: par exemple, pour faire des courses on devait quitter la maison seulement pour deux heures et, ce faisant, porter l'étoile jaune d'une manière bien visible sur notre complet. De plus, les adultes n'avaient plus de revenu. Mais ce qui était encore bien pire, c'était qu'ils vivaient dans une angoisse constante, ils redoutaient tout ce qui pouvait encore arriver, et ce à juste titre. Une

fois, notre mère vint vers nous en sanglotant très violemment, comme nous ne l'avions encore jamais vu. Elle tenait dans la main une carte postale de Tante Elly, sa sœur, qui vivait à Máramarosziget (Sighetul Marmatiei) avec son mari, Oncle Friczi (Frigyes Glesinger), et sa fille de douze ans Magdi, notre cousine, avec laquelle nous avons passé plusieurs étés heureux au lac Balaton. Sa fille aînée Zsuzsa (18 ans) préparait à ce moment-là la maturité au collège juif de Klausenburg. Tante Elly écrivait que Zsuzsa était revenue parce qu'elle voulait être avec sa famille, et que tous les quatre devaient bientôt partir par convoi «vers l'Est», personne ne savait où. Ma mère non plus, cependant elle se doutait que ce convoi devait signifier quelque chose de grave. La carte postale arriva à Budapest dans la deuxième moitié du mois de mai. Comme nous l'avons appris beaucoup plus tard après la fin de la guerre, la famille avait été déportée à Auschwitz, où Tante Elly, Oncle Friczi et Magdi furent tués. Seule Zsuzsa en revint. Après la guerre, elle se précipita vers Máramarosziget, et, sans y avoir trouvé personne de sa famille, elle revint à Budapest où elle retrouva Nagy-mama, ma grand-mère paternelle, qui avait survécu en se cachant des nazis. Mes parents adoptèrent Zsuzsa et elle prit notre nom de famille. Elle devint notre bien-aimée grande sœur, de dix ans plus âgée que ma jumelle et moi, née en 1926, la même année que celle de la mort peu après sa naissance du premier enfant de nos parents. Zsuzsa rattrapa sa maturité, étudia la médecine et devint spécialiste en chirurgie plastique. Elle a épousé un camarade, qui, comme elle, était revenu seul du camp et avait également étudié la médecine. Zsuzsa s'appela dorénavant Székely du nom de son mari et s'enfuit avec lui à l'Ouest après la révolution de 1956. Elle était enceinte et donna naissance à un fils en Colombie en mai 1957. Elle a immortalisé son histoire plus tard, dans le cadre du projet *Survivors of the Shoah* de Steven Spielberg. Elle ne nous a jamais rien raconté, ni du ghetto à Máramarosziget, ni d'Auschwitz ou de ses expériences traumatisantes d'après-guerre. Pas un mot. Elle est morte en 2003 à Los Angeles. Ma sœur jumelle s'est occupée des témoignages des membres assassinés de la famille Glesinger sur le site commémoratif Yad Vashem (Israël).



Photo du haut:

Visite chez Tante Elly, Oncle Fritz et leurs filles à Maramarossziget (aux environs de 1940–1941). La famille Glesinger fut déportée début mai 1944 à Auschwitz et assassinée plus tard, à l'exception de leur fille aînée Zsuzsa. Elle revint seule.



Photo du bas:

Nos cousines Zsuzsa et Magali en visite dans notre maison de vacances à Budapest (approximativement 1942).

Je dois maintenant brièvement expliquer comment on en arriva à la déportation des Juifs en Hongrie et plus particulièrement de Máramarossziget en Transylvanie. Après l'occupation allemande, pendant qu'on regroupait en premier lieu les Juifs de Budapest dans des «maisons avec étoile» («Haus mit Stern»), on aménageait, à partir du 16 avril, partout à la campagne, des «quartiers d'habitation spéciaux», des «ghettos», où tous les Juifs devaient emménager. L'intention était d'emmener les Juifs de là aux camps, c'est-à-dire de les déporter. Le pays entier était ainsi partagé

en dix districts, dont l'un était Budapest. Selon les instructions du SS-*Obersturmbannführer* Adolf Eichmann, qui supervisait toute l'action, on ne commença pas par Budapest, mais par les districts de l'Est, qui étaient les moins éloignés des Russes qui s'approchaient et par le district de Cluj en Transylvanie. Depuis la Première Guerre mondiale toute la région entière avait appartenu à la Roumanie et, depuis 1940 seulement, à nouveau à la Hongrie, en tant que «cadeau» spécial des Allemands. Ce qui est particulièrement tragique ici, c'est que sans cette restitution, les Juifs de Máramarossziget n'auraient en aucun cas été déportés à Auschwitz. La mise en place de la ghettoïsation et de la déportation dans tout le pays fut menée en un temps record par la gendarmerie hongroise – et en aucune façon par les Allemands, qui s'occupaient seulement de la supervision. Entre la mi-mai et début juillet 1944, environ 430 000 Juifs furent déportés à Auschwitz.

Retour en mai 1944. Un jour notre mère disparut, et nous eûmes une peur terrible. Zsófi avait seulement trois mois! Après un, ou peut-être deux jours, je ne sais plus très bien, notre mère revint à la maison complètement bouleversée. Elle eut une crise de nerfs, comme on disait à l'époque. Elle ne raconta jamais ce qui s'était exactement passé. Je ne l'ai retrouvé que de manière fragmentaire dans ses dessins. Elle avait été arrêtée dans la rue par un «homme de la Gestapo», parce qu'elle avait so-disant dissimulé son étoile juive, et fut battue. Elle cria, supplia et joua un rôle en allemand, qu'elle parlait très bien. Finalement, elle fut libérée par miracle – d'une manière qu'elle ne révéla jamais. Après cette expérience, il devint évident pour elle et pour mon père que nous devons quitter le plus rapidement possible notre «maison avec étoile» et nous cacher. Dans la rue, cela devenait toujours plus dangereux pour les Juifs, avec ou sans étoile juive. En permanence, les gens étaient interrogés sur leur pièce d'identité et arrêtés, et il était aussi évident que la «maison avec étoile» n'offrait aucune sécurité. Mes parents durent chercher une nouvelle identité et un nouveau logement pour la famille, qui n'indiqueraient en rien leur filiation juive. Ils se procurèrent des faux papiers par

des voies détournées: mon père s'appelait désormais János Sebestyén, ma mère Etelka Sebestyén, ma jumelle et moi Anikó et Marika Sebestyén; nous étions une famille chrétienne sinistrée suite au bombardement de Szeged, une ville du sud de la Hongrie. Parallèlement, ma mère s'efforçait d'obtenir des lettres de protection, publiées à partir de juin d'abord par la Croix-Rouge suédoise (Nina et Waldemar Langlet), puis par la légation suédoise (Raoul Wallenberg), par la légation suisse (Carl Lutz, Harald Feller), par le Comité international de la Croix-Rouge (Friedrich Born) et représentation diplomatique du Vatican, ainsi que par d'autres Etats neutres. Les noms cités appartenaient à des hommes qui se sont engagés extraordinairement, avec courage et énergie dans le sauvetage des Juifs et sont honorés au Mémorial Yad Vashem en tant que «Justes parmi les nations». Je ne sais pas si notre mère réussit à trouver de telles lettres de protection. Je n'ai jamais vu de tels documents à notre nom, ce qui ne signifie rien. Ce qui est sûr en tout cas c'est que ma sœur jumelle et moi avons vécu sous la protection suédoise durant les sept mois qui suivirent, de juin à décembre 1944. En juin, notre mère nous amena dans le couvent du Sacré-Cœur à Ajtósi Dürer-Sor, situé au bord de Városliget (le parc municipal). On hébergeait là-bas une centaine d'enfants juifs, probablement baptisés, séparés des autres filles de l'internat. On nous appelait «les petites Suédoises». J'aimais bien le couvent du Sacré-Cœur et j'appréciais les nonnes. Nous les appelions Mère ou Anya (mère). Je me souviens bien d'Anya Barkoczy, d'Anya Lengyel et de Mère Klinkowström. Mère Christine était très jeune, jouait avec nous à la balle et courait avec nous dans le grand jardin. La journée, nous étudions. La nuit, nous dormions dans des grands dortoirs, dans des lits séparés en petites chambrettes par des rideaux. Une nonne s'asseyait parfois près des lits avec les faux papiers et nous redemandait toujours nos noms, pour que nous ne les oublions pas. Les nonnes étaient toujours aimables. C'était une oasis paisible. Un jour, notre mère nous rendit visite et, lorsqu'elle prit congé, ma sœur se jeta à terre et se comporta bizarrement. Elle voulait partir avec ma mère. J'étais silencieuse et je ne comprenais pas. J'étais

heureuse au couvent. Une autre fois, mon père vint et, pendant qu'il était là, il y eut une razzia. Une nonne réussit à le cacher derrière un gros tas de charbon.

En été, mes parents quittèrent notre appartement dans la «maison avec étoile» avec les faux papiers et tentèrent de se cacher séparément. Notre père était apprécié des employés. Le chef polisseur lui avait construit au milieu du grand dépôt de bois de l'entreprise située Pozsonyi-Ut une hutte comme cachette et l'approvisionnait de nourriture et de tout le nécessaire. Tout alla bien jusqu'à ce que le stock de bois fut atteint par des tirs et détruit par le feu; dès ce moment-là, notre père dut changer continuellement de cachette chez des amis chrétiens. Il vivait continuellement en danger de mort comme notre mère, qui fuyait continuellement d'un endroit à un autre avec son enfant dans les bras. Malgré les faux papiers, ils estimaient préférable de se cacher séparément. J'ignore malheureusement comment cela s'est passé pour eux, ce d'autant plus que notre père ne nous en a jamais parlé. Cela a dû être très dur pour lui. Notre père nous a toujours appris à être honnêtes, correctes et à toujours dire la vérité. Il aimait son travail et l'ordre. Comment pouvait-il s'en sortir avec un faux nom, l'arbitraire et l'anarchie autour de lui ainsi que dans des circonstances qui l'empêchaient de travailler? Comment pouvait-il prononcer lui-même son nouveau faux nom? Cependant, c'était peut-être plus difficile encore pour notre mère, continuellement en fuite et cachée avec son bébé, qui n'avait jamais le droit de crier. Après le coup d'état des Croix-Fléchées (les nazis hongrois) le 15 octobre, cela devint toujours plus dangereux. En novembre, alors que ma mère cherchait un abri avec son enfant, des Juifs en fuite, dont des enfants, furent tués par des Croix-Fléchées, sous leurs yeux, dans la rue. Une autre fois, elle fut arrêtée et interrogée pendant plusieurs heures. Elle fut libérée seulement parce qu'elle connaissait par cœur de nombreuses prières catholiques; finalement on crut qu'elle n'était pas juive mais une bonne chrétienne. A l'exception de ces quelques images je ne sais malheureusement rien la survie de mes parents pendant ces six mois, ni sur la manière ni sur leurs différentes ca-

chettes, jusqu'à ce que, à fin décembre, juste avant le siège, toute la famille Sebestyén se retrouva.

Pendant que nos parents avaient peur jour et nuit et qu'ils devaient sans cesse trouver de nouvelles cachettes, nous vivions en sécurité au couvent. Nous ne savions pas ce qui se passait en dehors des murs du couvent, mais avec le temps même à l'intérieur des murs cela devint moins paisible. Après le putsch du Parti des Croix-Fléchées le 15 octobre, il y eut même des razzias au Sacré-Cœur. Une fois, nous étions au lit, lorsque les Croix-Fléchées firent irruption et arrachèrent les couvertures: ils laissèrent les petites, comme moi, mais ils emmenèrent les jeunes filles, plus âgées qui avaient 14 ou 15 ans. Les religieuses ne pouvaient plus nous protéger, et voulaient nous envoyer dans un lieu plus sûr. Ma sœur et moi étions malades, atteintes d'une forte fièvre, mais malgré tout nous dûmes enfiler trois ou quatre couches de vêtements et partir avec les autres. Nous quitâmes le couvent pendant une alerte aérienne, afin que personne ne nous voie, en rang par deux, sous protection policière. Les policiers étaient bien intentionnés à l'égard des religieuses et les avertissaient si possible avant les agressions des Croix-Fléchées. Nous traversâmes le parc municipal et la moitié de la ville par la Tatra-Utca dans le cinquième arrondissement, où un grand nombre de «maisons protégées» de Suédois, de Suisses et d'autres nations neutres devaient nous offrir une meilleure protection. La maison dans laquelle nous atterrîmes était pleine. Nous dûmes dormir à même le sol sur une paille. Les nonnes nous expédiaient tout de même des provisions. Heureusement nous ne restâmes pas plus de deux semaines environ. Un jour, à mi-décembre environ, deux vieilles dames arrivèrent et voulurent nous amener à nos parents. Nous traversâmes de nouveau la ville et arrivâmes au 19 Szent Domonkos-Utca (aujourd'hui Cházár András-Utca), tout proche du couvent du Sacré-Cœur. Après plus de six mois nous retrouvâmes nos parents ainsi que la petite Zsófi, qui entre-temps avait dix mois, dans un appartement au deuxième étage, qui appartenait à des déportés juifs. La fatigue ne se voyait pas chez Zsófi. Mon père s'était laissé pousser la barbe et ressemblait à un vieillard. Nous

les jumelles étions malades. Nous avions la jaunisse comme cela s'avéra plus tard. Pourtant nous étions relativement bien; c'était un miracle, ou plutôt une succession de miracles, d'être de nouveau tous ensemble, la famille Sebestyén de Szeged qui avait subi des bombardements. Mais le cauchemar n'était pas fini. Les Croix-Fléchées étaient toujours là! Ils ne s'aventuraient pas dans la maison, parce que des soldats allemands avaient leur quartier chez nous. Heureusement! Maintenant au lieu d'être protégés par des policiers contre les Croix-Fléchées hongroises, nous l'étions par des soldats de la *Wehrmacht* allemande: quelle ironie du destin! Pas seulement une ironie, mais plutôt une tragédie! Les jeunes gaillards étaient contents de pouvoir parler allemand avec ma mère. Ils nous montraient leurs photos de famille et lorsqu'ils durent partir, ils nous laissèrent un grand bocal de harengs. Nous n'avions déjà presque plus rien à manger. A Noël commença le siège de Budapest par l'artillerie russe et tout le monde alla dans les abris antiaériens, sauf nous; nous avions moins peur des obus que des personnes curieuses. Jusqu'à ce que je me réveille un jour, et me relève avec peine, recouverte de gravas, regardant étonnée le grand trou d'environ septante centimètres de diamètre dans le mur au-dessus de mon lit: un obus russe devait avoir volé à travers plusieurs chambres avant d'exploser dans la troisième maison. Après cet avertissement nous sommes allés à la cave. Nos craintes se confirmèrent: on nous interrogeait constamment sur notre soi-disant ville natale de Szeged que nous n'avons jamais vue. Nous étions à la merci des gens. Nous ne pouvions que prier et compter sur la prochaine libération par l'Armée rouge et le désir de chasse et de meurtre des Croix-Fléchées envers les Juifs et les déserteurs ne s'atténua pas jusqu'à la dernière minute.

A cette étape, j'aimerais évoquer en quelques mots la manière dont arriva le putsch des Croix-Fléchées, et ce qu'il signifia. Le roi Gustave-Adolphe de Suède s'informa sur les déportations, à fin juin, auprès du régent Horthy, du nonce apostolique Rotta, du CICR, de l'archevêque Serédi et des évêques protestants. Horthy avait dû apprendre, au plus tard en juin, ce qui se tramait derrière les déportations, qu'il n'y avait pas une

«propagande des atrocités», comme on a voulu le lui faire croire; il a ordonné le 7 juillet l'arrêt des déportations. Toutefois, ceci concernait à vrai dire seulement les Juifs de Budapest puisque le pays en dehors de la capitale était à présent «libre de Juifs». Le 9 juillet, Raoul Wallenberg arriva à la légation suédoise. Les diplomates des pays neutres distribuaient des passeports de protection, installaient des «maisons protégées» et négociaient fiévreusement avec les autorités hongroises qui n'étaient pas toutes des amis inconditionnels des nazis. Des réglementations spéciales existaient et on marchandait régulièrement à propos des Juifs restants. Pendant la phase finale Horthy tenta de se défaire de l'alliance néfaste avec l'Allemagne. Il comptait sur la loyauté de l'armée et annonça à la radio le 15 octobre 1944 le retrait de la Hongrie de la guerre. Il rejeta la responsabilité des déportations sur la Gestapo allemande plutôt que sur la gendarmerie hongroise. Juste après son discours, l'immeuble de la radio s'effondra. Les hommes de main de la «solution finale» prirent le pouvoir avec l'aide de la SS. Horthy fut destitué et interné. Après ce putsch du 15 octobre, les Croix-Fléchées purent exercer leur domination par la terreur, main dans la main avec la puissance d'occupation allemande. Ils ne respectaient plus les lettres de protection. Les gens furent extraits de leurs cachettes et parqués dans le ghetto nouvellement installé où ils mourraient de faim et de maladie. Ils étaient aussi fusillés sur place ou sur les rives du Danube. Si notre mère n'était pas parvenue, grâce à ses amis chrétiens, à nous sortir de la maison protégée, notre destin ne nous aurait pas épargnés et je n'aurais pas pu écrire ces lignes.

3.

LA LIBÉRATION DE BUDAPEST EN FÉVRIER 1945 ET CE QUI S'EST PASSÉ ENSUITE

A la mi-janvier 1945, les premiers Russes entrèrent dans la cave. Nous étions libres. Des soldats russes prirent leur quartier à la place des soldats allemands dans la maison bien en vue près du parc municipal. Ils aimaient



A gauche, le pont de chaîne sur le Danube, à la fin de la guerre. A droite, un portrait de mon père Imre Barabás, qui participa à la reconstruction de la ville en tant qu'architecte.

les enfants par-dessus tout. Avec un bébé dans les bras, on nous couvrait de nourriture. Un jour, j'eus mal au ventre et une forte fièvre: une crise d'appendicite aiguë. Je fus placée dans une charrette à bras et on m'emporta à travers la ville jusqu'à un hôpital militaire russe. La ville était en décombres. On s'était battu pour chaque maison. A Buda, il y avait encore des tirs. Notre côté de Pest était déjà libéré par les Russes. Je suis restée là environ une semaine encore, reçus de l'Ultraseptyl (il n'y avait pas encore de pénicilline), j'eus encore de la chance et survécus. A la fin de la guerre, je fus opérée. On me montra le «vers» maléfique, le reste de l'appendice, et me dit que ma vie n'avait tenu qu'à un fil. Dès que je fus à nouveau sur pied, nous nous rendîmes à proximité du couvent du Sacré-Cœur et nous sommes réjouies avec les nonnes d'être encore en vie. Il faisait encore très froid; dans le parc municipal, beaucoup de cadavres gisaient sous la neige; les problèmes commencèrent seulement au dégel. Pest fut libérée à la mi-janvier, Buda à la mi-février et le pays entier le 4 avril.

Les ponts sur le Danube avaient déjà été détruits par les Allemands, avant le siège. D'abord, on construisit à côté du pont désagrégé de Mar-

guerite, le ponton «Mancihid». Pour autant que je sache, mon père et son entreprise y étaient étroitement associés. Le pont demeura longtemps la seule liaison entre Buda et Pest. Notre maison au bord du Danube était devenue inutilisable après le siège et suite à la construction du ponton, nous avons emménagé dans notre maison de vacances dans les collines de Buda. La reconnaissance de nos parents envers les nonnes était immense et selon leurs souhaits, nous continuions d'être scolarisées au couvent du Sacré-Cœur, désormais comme élèves externes et non plus comme «petites Suédoises». Nous aimions les nonnes et l'école, mais être scolarisées dans cette école impliquait environ deux heures de marche chaque matin et chaque soir, de notre maison de vacances dans les collines de Buda, par le ponton sur le Danube jusqu'au couvent situé aux abords du parc municipal, et retour. Il n'y avait aucun autre moyen de transport. Les rails de tram étaient détruits. Il n'y avait pas de bus et je ne me souviens d'aucun vélo. A l'école, nous recevions de la part de la Croix-Rouge de la soupe danoise, de la bouillie d'avoine et d'autres mets inconnus; nous en recevions également dans des boîtes à emporter, que nous donnions toutefois aux nombreuses vieilles femmes qui attendaient à la sortie. Plus tard dans l'année, on devait sans doute être au mois de juin, car il faisait une chaleur estivale, des hommes se tenaient en longues rangées devant le couvent: il s'agissait des survivants qui revenaient des camps et qui attendaient pendant de longues heures leur enregistrement. Je ne sais pas vraiment si l'on avait installé le bureau de la Croix-Rouge dans le couvent du Sacré-Cœur ou s'il avait été établi tout près dans le gymnase pour garçons de Szent Imre (Saint-Emmerich). Nous fréquentâmes le Sacré-Cœur de la 3^e à la 6^e, jusqu'en 1948, lors de l'arrivée des communistes au pouvoir. A ce moment-là, tous les couvents furent abolis et les écoles religieuses nationalisées. Au moment de la prise de pouvoir, toutes les entreprises privées furent également nationalisées. C'était un dimanche, notre famille était assise à table, lorsque deux hommes arrivèrent. Notre père dut se rendre avec eux à son bureau et leur remettre toutes ses clés. Quatre ans après l'aryanisation, en 1944, il perdait tout pour la deuxième fois. Après



A gauche, avec ma sœur jumelle et Zsófi, vers 1950. A droite, heureuse d'être arrivée à Berne, vers 1957.

la guerre, notre mère l'avait poussé en vain à émigrer. Lui voyait une opportunité exceptionnelle de s'impliquer non seulement dans la reconstruction du Pont des chaînes, mais également de toute la ville en ruine. Il était architecte et il aimait son métier. Politiquement, il était naïf. A nouveau, la situation nécessita l'imagination et le talent uniques de notre mère pour sauver mon père condamné sur la base d'un prétexte ridicule à la prison en tant qu'ennemi de classe et capitaliste. Dès lors, il travailla dans un bureau de planification pour l'Etat.

Ma sœur jumelle et moi avons terminé une école secondaire technique dont le diplôme permettait l'accès aux études dans une université technique. Pourtant nous avons travaillé d'abord dans une usine fabriquant des appareils de radiographie. Un an plus tard, ma sœur put commencer des études d'architecture à l'Université Technique de Budapest. Je commençai seulement deux ans plus tard des études d'ingénieur en mécanique. Sept semaines plus tard, le 23 octobre 1956, la révolution éclata. Par conséquent, je me suis enfuie seule à l'Ouest, et suis arrivée par hasard à Vienne où je vis, dans la rue, notre grande sœur Zsuzsa, qui s'était également enfuie à l'Ouest et dont personne n'avait de nouvelles. J'eus à nouveau de la chance! Elle s'en alla avec son mari en Colombie; et moi, je vins en Suisse, le pays de la paix, au milieu de l'Europe, qui m'apparaissait

comme le paradis sur terre alors que j'étais au camp des réfugiés à l'intérieur de la caserne de Walenstadt.

Mes parents et mes sœurs ont eu moins de chance. Ils furent séparés dans leur fuite. Ma mère avec ma sœur jumelle et Zsófi, âgée de douze ans, parvinrent à Vienne. Mon père fut attrapé et ne put les rejoindre qu'un an plus tard. Entre temps, j'étudiais déjà la physique à l'Université de Berne et je m'efforçais à faire venir ma sœur jumelle à Zurich, où elle put ensuite poursuivre ses études d'architecture à l'EPFZ. La Suisse resta fermée au reste de la famille et les parents se rendirent à Los Angeles avec Zsófi. J'obtins ma licence en physique en 1964, travaillai à Neuchâtel, à l'École Polytechnique de Zurich, à l'Institut Suisse de Recherches Nucléaires (SIN), plus tard à l'Institut Paul Scherrer (PSI) à Villigen, en Argovie. J'ai rencontré mon futur mari, le Dr Michael Markovits en 1962 alors que j'étais encore étudiante. Il préparait alors sa thèse de doctorat en musicologie à Berne, où nous nous sommes mariés en 1972, et où nous avons pu obtenir la nationalité suisse en 1979. A cause de mon travail, qui impliquait des horaires de nuit et pendant le week-end, nous habitâmes près de mon institut en Argovie. Après ma retraite, nous avons déménagé à Bâle. Mon mari y est mort d'un grave cancer en 2009. Nous n'avons pas eu d'enfants.

Un complément pour conclure: Le Couvent du Sacré-Cœur comptait deux établissements à Budapest: le Philippineum, dans lequel ma sœur et moi avons trouvé refuge, et le Sophianum, qui permit également de sauver la vie de beaucoup de femmes et d'enfants. La Mère supérieure du Sophianum, une Suissesse née à Bâle, Hildegard Gutzwiller, reçut le titre de «Juste parmi les nations» le 21 avril 1996 au mémorial Yad Vashem à Jérusalem.

Eva Alpar: un destin de rescapée à Budapest

1944-1945: SOUVENIRS DE LA DERNIÈRE ANNÉE DE GUERRE À BUDAPEST

L'OCCUPATION DE LA HONGRIE PAR LES ALLEMANDS

Le 19 mars 1944, les troupes allemandes ont envahi la Hongrie. Les Hongrois n'ont manifesté aucune résistance. Beaucoup de citoyens se sont même réjouis. Adolf Hitler suscitait beaucoup d'enthousiasme. La Hongrie était de toute façon profondément antisémite. Ce n'était pas l'œuvre d'Hitler. L'antisémitisme a juste éclaté au grand jour. J'avais 20 ans à ce moment-là et je vivais à Budapest chez ma grand-mère maternelle du côté de Pest, au 21 Bulcsu-Utca, non loin de la gare de l'Ouest (Eva Alpar, née Miko, a vu le jour à Budapest le 29 janvier 1924). Ma grand-mère avait longtemps vécu dans cet appartement avec son frère.

À la mort de ce dernier, je suis allée vivre chez ma grand-mère en été 1943 pour m'occuper d'elle.

J'étais en dernière année de lycée lorsque j'ai quitté mes parents et Jolan, ma sœur cadette de deux ans. Je voulais partir de la maison et j'ai volontiers saisi cette opportunité. Ma famille habitait au 89 Fay-Utca dans les faubourgs de Pest, à une demi-heure environ de l'appartement de ma grand-mère.



Eva Alpar à 11 ans (1935).

J'ai eu très peur ce 19 mars 1944. J'étais égoïste; j'aurais pu penser à ma famille, me soucier de ce qui l'attendait. Mais lorsque j'ai entendu la nouvelle à la radio, je me suis rendue chez un ami sculpteur et lui ai demandé si je pouvais dormir chez lui parce que les Allemands étaient là. Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit. Ma première réaction lors de l'arrivée des Allemands a été de laisser ma grand-mère toute seule et de chercher refuge chez quelqu'un qui n'était pas juif. Je n'ai jamais pensé qu'à me sauver moi-même. J'aurais pu réfléchir à une solution pour toute la famille. Je m'en excuse aujourd'hui.

LES MAISONS ÉTOILÉES («STERNHÄUSER»)

Après la nuit passée chez le sculpteur, je suis retournée chez ma grand-mère. Peu de temps après le début de l'occupation, les Juifs ont reçu l'ordre d'habiter dans les «maisons étoilées». Il s'agissait de maisons dans lesquelles habitaient déjà plusieurs familles juives. La maison de ma grand-mère en faisait partie. Suite à cet ordre, ma mère et Jolan sont venues habiter chez nous, et nous vivions toutes dans la même pièce. Une autre famille juive, que nous ne connaissions pas, occupait l'autre pièce. Elle a déménagé un peu plus tard et nous avons pu partager le petit appartement avec une famille amie. Il s'agissait du concierge de l'appartement où nous vivions autrefois. Je ne sais pas si je me rappelle tous les détails ...

Mon père n'a pas voulu quitter l'appartement de la Fay-Utca. Il y est resté tout seul et a prié la voisine de lui préparer le repas de midi. Il la payait pour cela. Ceux qui n'obéissaient pas à l'ordre de rejoindre les «maisons étoilées» pouvaient être dénoncés par des voisins. Mais les habitants de ce quartier étaient plutôt de gauche et personne ne l'a dénoncé. Alors il est resté là-bas.

Mon père n'était pas un «bon» père. Aujourd'hui, je pense qu'il était peut-être malade. Il avait été atteint par deux balles lors de la Première Guerre mondiale; une dans la tête, l'autre dans la jambe. Peut-être avait-il des séquelles de l'opération, ou alors ce sont déjà les balles qui avaient fait

des dégâts. Il buvait et n'avait pas le sens de la famille. Enfant, je priais chaque soir pour qu'il meure. Nous étions heureuses d'être séparées de lui. Lorsque nous l'avons revu, les Russes étaient déjà à Budapest. Il ne nous a rien raconté des mois qu'il a passés seul dans notre appartement, et nous ne lui avons pas posé de questions.

LES RESTRICTIONS IMPOSÉES À LA POPULATION JUIVE

Après l'ordre de déménager dans les maisons étoilées, il n'était plus permis d'aller et venir librement. Il n'était par exemple possible de sortir qu'entre 10 h et 11 h le matin et entre 16 h et 17 h l'après-midi. Nous ne pouvions donc quitter l'appartement que deux heures par jour. Nous ne pouvions pas aller au travail, car exercer une profession et gagner un salaire était interdit aux Juifs.

Les heures de sortie suffisaient tout juste pour acheter à manger ou régler des affaires. En face de l'appartement de ma grand-mère, il y avait un marché où nous allions faire nos courses. Je ne sais pas d'où provenait notre argent. Je suppose que ma mère ou ma grand-mère avait des économies. Mon père ne nous donnait rien. Il n'habitait pas chez nous et il était plutôt avare.

Se trouver dans les rues en dehors des horaires autorisés et être reconnu en tant que Juif à cause de l'étoile jaune, c'était risquer d'être déporté, c'est-à-dire emprisonné dans un camp dans les environs de Budapest. Il n'était pas non plus permis de monter dans la première voiture du tram, mais uniquement dans la deuxième. Parmi toutes les restrictions, c'était encore la plus supportable.

MA RÉACTION À LA SITUATION DE GUERRE

Ne voulant ni vivre dans un état communiste ni sous le régime de Hitler, j'ai voulu mourir. J'ai tenté de mettre fin à mes jours avec de la morphine

et j'ai été hospitalisée à l'hôpital juif. Là-bas, on m'a beaucoup grondée pour mon acte. Je n'avais pris qu'une demi-dose de morphine. J'y reviendrai plus tard.

À 17 ans, j'avais lu dans un livre sur Socrate que seul celui qui ne craint pas la mort est vraiment libre. C'est pourquoi je m'entraînais depuis mes 17 ans à ne pas craindre la mort. Je n'ai jamais supporté que quelqu'un soit contraint de faire quelque chose contre son gré. Et je ne parle pas de petites choses, mais de l'idée d'obliger quelqu'un à agir contre sa propre conscience. C'est pour cette raison que je me suis toujours exercée à penser que la mort était une délivrance.

LES CONTACTS AVEC D'AUTRES JUIFS

Je ne sais pas ce que redoutaient, croyaient ou espéraient les Juifs à cette époque. Je ne vivais pas au cœur de la société juive. A l'école de commerce, j'étais pendant quatre ans la seule Juive de la classe. J'avais une amie dans la même école et une autre dans mon voisinage non juif. En dehors de ma famille, qui ne se réunissait pas souvent, j'évoluais dans un environnement essentiellement chrétien. De plus, nous n'avions que peu de contacts avec l'extérieur.

Mes parents n'avaient eux aussi que peu de contact avec des Juifs en dehors du cercle familial. Nous ne faisons pas non plus partie de la communauté juive, car mon père ne voulait pas payer l'impôt religieux. Nous n'étions sans doute pas inscrits dans le registre de la communauté. Ma grand-mère se rendait à la synagogue tous les vendredis soir avec son frère, mais pas mes parents.

Mon père ne s'est pas intéressé aux événements de la guerre. Il se concentrait essentiellement sur sa compagnie de transport, sur la marche des affaires et le travail. Le reste ne l'intéressait pas. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait dans le monde. Il ne s'intéressait pas non plus à nous.



Eva Alpar (debout) à 15 ans avec l'employée de bureau de son père en 1939.



Eva Alpar (au milieu) avec d'autres élèves de l'école de commerce en mai 1942.

DES NOUVELLES ALARMANTES

Un jour, quelqu'un m'a dit que les Allemands gazaient les Juifs. J'ai répondu: «Je ne te crois pas, c'est inimaginable!» Je pensais que l'on répandait juste des nouvelles alarmantes qui n'étaient pas vraies. Je ne savais pas que des gens étaient envoyés à Auschwitz ou dans d'autres camps. D'ailleurs, je n'ai entendu pour la première fois le nom d'Auschwitz qu'après la guerre. Les camps n'étaient évoqués ni dans les journaux ni à la radio. Ou alors je n'ai rien remarqué. Je n'ai aucune idée de ce que savaient les Juifs, ni d'où ils tiraient leurs informations.

J'ai toutefois eu connaissance de la Nuit de cristal qui se déroula en Allemagne du 9 au 10 novembre 1938. J'avais entendu que des commerces

juifs avaient été saccagés et que le mot «Jude» avait été peint sur les devantures des magasins pour que les gens les boycottent; j'ai aussi entendu dire que les Juifs devaient abandonner les postes à responsabilité et que les jeunes n'étaient plus admis dans les écoles et les universités allemandes. J'étais convaincue que ces informations étaient vraies. Mais je ne pensais pas alors, en 1938, que d'autres choses terribles avaient lieu, ni même qu'elles pourraient se passer chez nous.

COMMENT SAUVER SA VIE

Mais revenons à l'année 1944. Je ne savais rien des possibilités qu'avaient les Juifs de sauver leurs vies. C'est seulement après la guerre par exemple qu'une petite-cousine m'a raconté qu'elle avait pu se cacher dans un bâtiment du Vatican. Il y avait alors à Budapest trois bâtiments du Vatican qui jouissaient d'un statut extraterritorial. Les Juifs qui s'y rendaient pouvaient y rester et étaient en sécurité. Ils devaient toutefois se faire baptiser et se convertir au catholicisme.

Ma cousine Marika, sa mère et sa grand-mère se sont rendues dans l'une de ces maisons à Pest, se sont converties au catholicisme et ont ainsi survécu à la guerre. Elles avaient été informées de cette possibilité par un membre de la famille qui habitait à proximité de ces bâtiments. Nous ne savions rien de tout cela. Ce n'est qu'une fois en Suisse que j'ai appris que la légation suisse établissait aussi des passeports pour permettre aux Juifs hongrois d'émigrer en Palestine.

Grand-mère était malade. Elle souffrait d'artériosclérose cérébrale, une maladie qui peut générer de grandes angoisses. La nuit, elle ne pouvait pas dormir; vers 23 heures, elle mettait ses plus beaux habits et attendait près de la porte d'entrée qu'on vienne la chercher, ouvrant et fermant la porte de temps en temps. Nous n'aurions pu fuir nulle part avec ma grand-mère. Si nous l'avions emmenée avec nous sous un faux nom, elle nous aurait trahies par son comportement et nous aurions immédiatement été repérées comme juives. Bien sûr, elle n'y pouvait rien.

LA SITUATION DES RÉGIONS RURALES DE HONGRIE

Aujourd'hui, je sais que ce sont d'abord les Juifs des régions rurales de la Hongrie qui ont été déportés. Les déportations touchaient les Juifs de tout le pays, excepté Budapest. En 1944, je ne connaissais pas la situation des zones rurales, je ne l'ai apprise qu'à la fin de la guerre.

Budapest n'a été concernée par les déportations que très tard. Une fois l'ordre de déportation donné, les trains ne pouvaient plus partir vers l'Est car les troupes de l'Armée rouge étaient trop proches. En effet, l'armée soviétique se trouvait à Szolnok, à une centaine de kilomètres de la capitale.

LE DESTIN DE MA SOEUR

Jolan me dit un jour qu'elle possédait de la morphine et qu'elle voulait mettre fin à ses jours. Je lui ai dit: «Donne-moi la morphine. Je te donne des papiers chrétiens et une adresse où tu seras accueillie.» Nous avons fait l'échange. Mais je ne savais pas que ma sœur ne m'avait donné que la moitié de la morphine, et cette dose n'était pas suffisante pour mourir.

Les papiers d'identité que j'avais donnés à ma sœur provenaient d'une camarade de classe avec qui j'avais fait la maturité commerciale en 1943. En 1944 – nous habitions déjà la maison étoilée – elle était venue me rendre visite, ce qui m'a beaucoup surpris. Nous étions alors 42 dans la classe et ne connaissions que les noms et parfois l'adresse des autres élèves. Cette camarade était venue me demander un service. Lors de cette visite, je lui ai demandé si elle était d'accord de me donner ses papiers. Elle m'a donné sans hésiter son acte de naissance, que j'avais l'intention de garder pour moi, avant de décider de le donner à ma sœur.

J'avais aussi donné à ma sœur une adresse où elle pouvait trouver refuge. Six mois environ avant le putsch des Croix-Fléchées, je m'étais fait faire chez un tailleur un vêtement à partir d'un costume d'un oncle décédé. C'était très courant en Hongrie à cette époque de faire du neuf avec du vieux. En 1944, j'ai rencontré ce tailleur par hasard dans la rue. Je por-



Eva Alpar (à droite) à 10 ans avec sa sœur Jolan à l'école primaire

rais l'étoile jaune, et il était très surpris d'apprendre que j'étais juive. Comme sa famille avait une maison à la campagne, il m'a proposé d'aller me cacher là-bas. J'avais déjà rendu visite à sa famille par le passé et j'avais trouvé sa mère sympathique. Il m'a proposé de m'y accompagner mais ce n'était pas une très bonne idée: dans un village, un nouveau visage est immédiatement repéré. Nous n'y sommes donc pas allés. J'imagine que cet homme serviable était membre du parti communiste, car de nombreux communistes ont aidé les Juifs.

C'est ainsi que j'ai donné à ma sœur, en plus de l'acte de naissance de ma camarade de classe, l'adresse du tailleur. Je lui ai dit d'aller le voir, non pas dans sa maison à la campagne, mais dans son appartement de Budapest pour s'y cacher. Jolan a été bien accueillie. Elle s'est cachée chez le

tailleur et sa famille quelques mois avant la prise du pouvoir par le régime Szálasi et y est restée jusqu'à fin janvier 1945. Cette famille habitait sur le site d'un ferrailleur et n'avait pas de voisins. J'étais heureuse d'avoir pu envoyer ma sœur là-bas.

TARTINES DE BEURRE CONTRE TARTINES DE SAINDOUX

Les Croix-Fléchées ont pris le pouvoir le 15 octobre 1944. Le chef du gouvernement Horthy et sa famille se sont enfuis à l'étranger. Après ce changement de régime, les Allemands ont envoyé des Juifs à pied vers un camp autrichien dans les environs de Vienne. La femme du demi-frère de mon père et sa fille de 4 ans sont mortes là-bas, si toutefois elles sont arrivées jusqu'au camp. Car ceux qui ne marchaient pas assez vite étaient tués par balle.

Les troupes soviétiques n'étaient plus très loin de Budapest. Je ne voulais plus essayer de mettre fin à mes jours, j'attendais la libération par l'Armée rouge. Mon plan était de me cacher quelque part avec les papiers de mon amie Margit Urfi. Lorsque j'avais 10 ans, mon amie Margit, alors âgée de 13 ans, m'avait demandé si la tartine beurrée que j'étais en train de manger était bonne. Elle me dit qu'elle n'en avait jamais mangé. Etonnée, je suis allée à la cuisine, j'ai coupé une tranche de pain, l'ai tartinée de beurre et la lui ai donnée. Elle a trouvé ça très bon. Je lui ai demandé: «Qu'est-ce que tu emmènes à l'école pour ton goûter?» Ma mère me préparait tous les jours une tartine beurrée pour le goûter. Margit, elle, apportait une tartine de saindoux. Je n'avais jamais mangé de saindoux et elle m'y a fait goûter. Je lui ai dit: «Si tu veux encore une tartine beurrée, on pourra simplement échanger nos goûters. J'aime bien la tartine de saindoux.» Nous avons dès lors souvent échangé nos goûters.

Dix années plus tard, j'ai demandé à Margit si elle voulait bien me donner ses papiers, et elle m'a donné son acte de naissance. C'était avant le 15 octobre 1944. Peut-être ne m'aurait-elle jamais donné ce document, ou

peut-être n'aurais-je jamais osé le lui demander si nous n'avions pas échangé nos tartines à l'école. C'est ce que je me dis aujourd'hui.

UNE DÉCISION SPONTANÉE

Le 15 octobre 1944, j'avais l'intention d'aller à l'hôpital St-Rochus, munie de l'acte de naissance de Margit. C'était un très grand hôpital situé au centre de la ville. De chez moi, il fallait marcher plus d'une heure pour y arriver, et comme je ne possédais pas l'argent nécessaire pour acheter un billet de tram, j'ai décidé d'aller à l'hôpital MABI, situé plus près de chez moi. Aujourd'hui encore, je pense que j'ai eu beaucoup de chance de faire ce trajet sans problème! L'idée de trouver refuge dans un hôpital m'était venue spontanément après avoir décidé de me cacher quelque part avec les papiers de ma camarade. Dans un hôpital, m'étais-je dit, je pourrais travailler et être logée. Comme cela, je pourrais rester dans l'enceinte de l'hôpital et n'aurais plus à me montrer dans la rue. J'ai toujours agi de manière intuitive. J'estimais que les choses qui m'arrivaient de manière spontanée étaient toujours les bonnes. Je me suis toujours laissé guider par ce principe. En revanche, je ne suis pas douée pour planifier des choses longtemps à l'avance.

À L'HÔPITAL MABI

L'hôpital appartenait à une caisse maladie pour les travailleurs indépendants (MABI). En Hongrie à cette époque, seuls les ouvriers bénéficiaient d'une assurance sociale. Les personnes qui ne travaillaient pas à l'usine et qui voulaient être assurées se tournaient vers la MABI. L'hôpital comprenait trois étages et se trouvait à la Podmanicki-Utca, dans la partie Pest de la ville, à un quart d'heure seulement de notre appartement. J'ai toujours habité à Pest.

À l'hôpital, je me suis présentée comme non juive et j'ai dit que je venais de la province, que mon appartement avait été détruit dans les bom-

bardements et que j'avais tout perdu, même ma valise contenant mes vêtements. J'ai demandé un travail et je me suis mise à pleurer, ce qui ne m'a pas demandé beaucoup d'efforts. L'hôpital a bien voulu m'engager comme fille de salle et j'ai commencé à travailler une heure après mon arrivée.

Le personnel n'était pas très méfiant. Mais je pense que si je n'avais pas pleuré, mes chances d'être engagée auraient été moins bonnes. Il y avait assez de personnel et ils ne cherchaient pas de nouveaux employés. Grâce à l'histoire que j'avais inventée et à mes larmes, ils ont décidé de m'intégrer dans l'équipe de nettoyage. Ce n'était pas un gros investissement financier pour eux; je ne touchais qu'un très petit salaire et je dormais avec quatre autres employées dans une chambre. Nous avions chacune un lit et une armoire.

J'ai d'abord été affectée au service d'urologie. Je devais laver les sols, faire les toilettes et les chambres, nettoyer la totalité du service en somme.

Deux infirmières travaillaient dans ce service ainsi que Qitelia, l'infirmière en chef. Qitelia était nonne, comme toutes les infirmières en chef de cet hôpital. Certains ordres de religieuses formaient des infirmières, et Qitelia était l'une d'entre elles. Elle portait aussi des habits de nonne.

J'étais bien traitée à l'hôpital. Au bout de quelques semaines, Qitelia a trouvé que j'étais assez intelligente pour travailler comme infirmière auxiliaire. Elle en a informé le bureau du personnel et j'ai obtenu un salaire un peu plus élevé. Voilà comment a débuté ma carrière à l'hôpital.

LE QUOTIDIEN À L'HÔPITAL

Une journée de travail dans le service commençait le matin à sept heures. Tout d'abord, j'aidais les infirmières à faire les lits. J'ai appris à bien tirer les draps en faisant un nœud aux quatre extrémités. Je cherchais ensuite les petits-déjeuners à la cuisine du premier étage pour les monter dans notre service, au troisième. La nourriture était distribuée dans les chambres avec un charriot. Le matin, il y avait du pain et du beurre, jamais de confiture, ce n'était pas dans les habitudes des Hongrois. On ser-

vait avec un ersatz de café appelé Molato. Après le petit-déjeuner, je rassemblais la vaisselle pour la laver dans la petite cuisine de notre étage. Puis je faisais les chambres. Une fois que j'avais épousseté les cadres métalliques des lits, passé la serpillère, nettoyé les toilettes et les salles de bain, il était déjà midi. Je cherchais alors le repas de midi et le distribuais aux patients, avant de débarrasser et de faire la vaisselle.

Lorsque j'avais quelques heures de repos ou une après-midi de libre, je ne sortais jamais, sauf une fois, mais j'y reviendrai plus tard. Je restais dans ma chambre car j'avais peur de sortir dans la rue. Des personnes auraient pu me reconnaître et me dénoncer parce que je ne portais pas l'étoile jaune, et j'aurais pu être déportée ou tuée pour cela.

Je prenais mes repas dans la petite cuisine du service, avec les deux infirmières. L'une d'elles m'avait confié qu'elle cachait chez elle un homme qui refusait de servir dans l'armée. Elle m'a demandé si je pouvais monter un peu plus de nourriture de la cuisine pour pouvoir lui en ramener à la maison. J'ai donc dit à la cuisine que certains patients avaient très faim et souhaiteraient de plus grosses portions. La responsable de la cuisine m'aimait bien. Elle m'a montré les casseroles réservées aux médecins, à qui on préparait des menus différents de ceux des patients. Elle m'a dit que je pouvais prendre les restes. Chaque midi après les repas, je vidais les casseroles et apportais ces menus nettement meilleurs dans notre cuisine. Ma collègue a ainsi pu en rapporter chez elle pour son déserteur.

LES QUATRE FOIS OÙ JE ME SUIS PRESQUE TRAHIE

J'ai failli me trahir quatre fois lors de mon séjour à l'hôpital. Nous étions assises à une table et Qitelia, l'infirmière en chef, a dit: «Margit?» Je n'ai pas réagi, mon vrai prénom étant Eva. Elle m'a interpellée une seconde fois: «Margit!» Je ne pensais pas une seconde qu'elle s'adressait à moi. Elle s'est levée et m'a secoué l'épaule: «Margit!» Malgré cet incident, personne à l'hôpital n'a semblé douter de mon identité.

La seconde fois où j'ai failli me trahir était lors de la confession. C'était à la période de Noël et tout le personnel devait se confesser. J'étais désespérée: quel péché devrais-je ou pourrais-je confesser? J'ai dit au prêtre que je n'avais pas été chaste. Je n'avais pas trop réfléchi, aussi ai-je été très surprise lorsque le prêtre m'a demandé de lui en dire un peu plus sur mon comportement. Après la confession, nous recevions l'hostie. Là aussi, je ne savais pas comment me comporter, s'il fallait sortir la langue ou non. Le prêtre n'a toutefois rien remarqué.

Un jour, un sculpteur est venu à l'hôpital pour rendre visite à des proches. Nous nous connaissons. Lorsque je l'ai vu, j'ai eu très peur qu'il ne me dénonce. Il est venu vers moi et m'a demandé ce que je faisais ici. Je lui ai dit que je travaillais à l'hôpital sous un faux nom. Il a écouté ce que je lui disais et m'a proposé de venir lui rendre visite un jour. Comme il habitait tout près, j'y suis allée un soir. Il faisait nuit tôt en cette saison, et ce fut la seule fois où je suis sortie de l'hôpital.

Je me suis encore mise en danger quand j'ai accepté de corriger les fautes de grammaire d'une lettre que quelqu'un avait rédigée en hongrois. Je n'aurais pas dû le faire, car je passais à l'hôpital pour une jeune fille simple n'ayant pas de formation particulière. Mais personne ne s'en est étonné.

LA TRANSFORMATION EN HÔPITAL MILITAIRE

Vers la fin du mois d'octobre, l'hôpital a été transformé en hôpital militaire. Les combats entre les Allemands et les Russes avaient commencé à Budapest. Les patients étaient transférés dans d'autres hôpitaux ou renvoyés chez eux s'ils pouvaient être soignés à la maison. Nous n'acceptons plus que les soldats blessés et quelques civils qui avaient été blessés dans la rue et qu'il fallait très souvent opérer pour leur retirer une balle.

Jour et nuit, il y avait des alertes aériennes. Les Russes bombardaient de jour, avec des bombes qui faisaient moins de dégâts, mais qui étaient larguées plusieurs fois par jour. Les autres Alliés attaquaient toujours de

nuit avec de gros avions et des bombes puissantes. Les soldats blessés avaient toujours très peur lors des alertes aériennes. Sur le champ de bataille, ils cherchaient à se mettre à l'abri. Mais à l'hôpital, ils devaient rester dans leurs lits. C'était terrible pour eux. C'est pour cela que les médecins ont décidé de transférer tous les patients dans la cave. Il y avait beaucoup moins de place que sur les trois étages, aussi les malades étaient-ils couchés à deux dans un lit.

TRANSFUSIONS SANGUINES

Une nuit, on m'a réveillé pour me demander si j'étais d'accord de donner du sang à un blessé. C'était un tzigane, pas un soldat. Il avait été blessé dans la rue et amené à l'hôpital. Dans la nuit, il avait soudain perdu beaucoup de sang. Le médecin a fait chercher les personnes compatibles pour une transfusion. Il était tout à fait courant que les infirmières fassent des dons de sang. Lorsqu'on m'a demandé de le faire, j'ai accepté.

Plus tard, on nous a amené un soldat russe qui avait aussi perdu beaucoup de sang. Personne ne voulait lui donner de sang, les Hongrois considéraient les Russes comme des ennemis. Pour moi, ce n'était pas un ennemi, j'étais contente que les Russes soient venus pour chasser les troupes hitlériennes. Je me suis donc portée volontaire pour un don de sang. Comme j'avais un groupe sanguin compatible, la transfusion a pu être faite. Deux semaines plus tard, un soldat russe est venu rendre visite au soldat blessé. Il a parlé aux médecins, qui lui ont dit que son camarade serait mort si une infirmière ne lui avait pas donné son sang. Il a alors voulu me rencontrer. Il ne parlait aucune langue étrangère et moi je ne parlais pas le russe. Nous avons essayé de communiquer par gestes. Plus tard, il est revenu pour m'offrir un manteau en fourrure volé. Lors de cette visite, je lui ai demandé de m'écrire une lettre en russe que je prévoyais d'emporter avec moi le jour où je quitterais l'hôpital. Je le priai d'y écrire que les soldats russes devaient me laisser tranquille et que je voulais juste rentrer chez moi. Les Russes violaient souvent les femmes. Mon plan n'était pas

de rentrer chez moi mais de me rendre à la campagne. Plus tard, lorsque j'ai quitté l'hôpital et que j'ai entamé un périple de plusieurs semaines avec une connaissance, j'ai pris cette lettre avec moi. Elle m'a effectivement servi de laissez-passer. Chaque fois que les Russes la lisaient, ils éclataient de rire. J'aurais bien voulu savoir ce qu'elle contenait! Quelques années plus tard, j'ai rencontré une personne qui m'a traduit la lettre et qui m'a dit: «Elle est pleine de fautes de grammaire. Son auteur n'a pas dû aller à l'école longtemps». Et il a signé «Le général». Malgré ces fautes et la signature – ou peut-être grâce à elles? – les soldats avaient compris que la lettre était écrite par un Russe et me laissaient tranquille.

SOUVENIRS DE PATIENTS

Je me souviens d'un patient, un soldat d'une trentaine d'année qui avait été touché à la colonne vertébrale et souffrait atrocement. On lui donnait de la morphine, mais pas lorsque les douleurs commençaient, seulement après une heure. On voulait ainsi éviter qu'il ne devienne dépendant. C'est horrible de laisser souffrir ainsi quelqu'un qui allait mourir! Après sa mort, il a été déposé sur de la glace et laissé dans la cave, l'inhumation n'étant pas toujours possible tout de suite.

Un jour, un soldat allemand de 17 ans blessé au ventre a été amené dans notre service et opéré. La première fois que des soldats russes sont entrés dans l'hôpital, la première question qu'ils ont posée a été: «Il y a des Allemands ici?» On leur a répondu qu'il n'y en avait qu'un seul. Ils se sont rendus auprès du jeune soldat, ont pointé un pistolet sur sa tempe et ont parlé très longuement en russe. Ni le soldat ni moi-même ne comprenions cette langue. Il transpirait de peur. Les Russes sont venus tous les jours le menacer ainsi avec leur pistolet. C'était insupportable. Comme j'avais appris l'allemand à l'école, je pouvais m'entretenir avec le jeune soldat. A part les médecins, j'étais d'ailleurs la seule du service à parler cette langue. Le soldat m'a raconté que sa mère l'avait supplié en pleurant de ne pas partir à la guerre. Il avait alors 16 ans et n'était pas obligé de servir son pays.

Mais quatre de ses frères étaient tombés à la guerre, et il pensait qu'il devait partir, lui aussi. La mère était désespérée: «J'ai déjà perdu quatre fils. Je ne veux pas te perdre toi aussi». Comme il regrettait maintenant de n'avoir pas écouté sa mère! Il voulait quitter l'hôpital pour ne plus être menacé chaque jour par les Russes. Il avait aussi peur d'être fait prisonnier et emmené en Union soviétique. Je savais où étaient stockés les vêtements de patients décédés que l'on n'avait pu rendre aux familles en raison de la guerre. Je suis allée dans cette pièce et j'ai volé quelques vêtements que je pensais être à sa taille. Comme je n'avais pas trouvé de chaussettes, j'ai déchiré des bandes de tissu pour qu'il en emballe ses pieds. C'est ainsi vêtu que le jeune Allemand est sorti de l'hôpital, espérant pouvoir rejoindre les troupes allemandes. Le soldat russe qui montait la garde à l'entrée n'a rien remarqué. En voyant l'uniforme gris, il n'a pas pensé qu'il pourrait s'agir d'un Allemand.

Le jeune soldat a-t-il trouvé de l'aide dans la ville? Je pense que s'il a survécu, il doit parfois penser à moi, et sa mère aussi. Il avait trois ans de moins que moi. S'il vit encore, il a 82 ans aujourd'hui. Parfois je me dis qu'il existe au moins une personne au monde qui se souvient volontiers de moi.

L'ÉVOLUTION DE LA GUERRE

Pendant les mois que j'ai passés à l'hôpital, j'étais encore moins informée du cours de la guerre que lorsque j'étais à la maison. Nous n'avions pas de radio pour écouter les nouvelles, et pas de journaux. Je ne sais même pas si des journaux paraissaient encore à cette époque. Mais j'espérais que les Russes entreraient bientôt dans Budapest et qu'Hitler perdrait la guerre.

Je savais juste que plusieurs draps cousus ensemble avec une croix rouge peinte au milieu avaient été étalés sur le toit pour signaler aux avions qu'il s'agissait d'un hôpital. Quelqu'un me l'avait raconté pour me rassurer.

C'est par le biais des blessés qui arrivaient à l'hôpital que nous étions informés des combats entre les Russes et les Allemands à Budapest. Mon contrat de travail arrivait à son terme. J'ai quitté l'hôpital lorsque les Allemands ont été refoulés de Pest. J'ai passé trois mois et demi dans cet hôpital, du 15 octobre 1944 au 27 janvier 1945.

LES DESTINS DE MA MÈRE ET DE MA GRAND-MÈRE

Pendant que je travaillais à l'hôpital, ma mère et ma grand-mère ont été enfermées dans le ghetto de Pest. Ma mère n'a pas abandonné ma grand-mère, sa propre mère, et pourtant, c'était une femme plutôt timorée. Adulte et mère de deux enfants, elle n'osait par exemple pas aller acheter toute seule des œufs sur le marché. Et c'est cette même femme qui, plutôt que de fuir, a décidé de rester avec sa vieille mère malade et d'aller avec elle dans le ghetto. J'ai vu un jour à la télévision une émission sur la Guerre de Corée. Des habitants fuyaient leur village. Un homme de petite taille a pris son vieux père, bien plus lourd que lui, sur son dos. Je me suis dit que tout seul, cet homme aurait pu fuir bien plus rapidement et aller plus loin.

En portant son père sur le dos, il compromettait ses chances. J'ai alors pensé que j'ai toujours fui seule pour me mettre à l'abri. Cet homme n'est pas parti seul, il a pris son père avec lui. Je ne me pardonnerai jamais d'être allée chez ce sculpteur le jour de l'invasion des Allemands et de ne pas m'être souciée de ma sœur, de ma mère et de ma grand-mère. J'en ai terriblement honte.

LE RETOUR DANS L'APPARTEMENT DE MA GRAND-MÈRE

Fin janvier 1945, les Russes contrôlaient entièrement la partie Pest de la ville. Ma mère et ma grand-mère ont pu quitter le ghetto et réintégrer l'ap-

partement de ma grand-mère. Buda était encore sous le contrôle des Allemands.

Peu de temps après, ma sœur Jolan a quitté sa cachette chez le sculpteur pour revenir dans l'appartement de ma grand-mère, bientôt rejointe par moi. J'ai raconté à Jolan, à ma mère et à ma grand-mère où j'avais passé les derniers mois. Ma mère ne m'a jamais rien raconté sur le ghetto. Jamais. Et je ne lui ai rien demandé. Peut-être était-ce si terrible qu'elle n'a jamais voulu m'en parler. Mais pourquoi ne lui ai-je rien demandé?

Ma mère a contracté dans le ghetto une infection rénale en raison du froid. Les vitres des immeubles éclataient pendant les bombardements, il n'y avait pas de chauffage, les gens dormaient à même le sol et n'avaient pas de vêtements chauds. En hiver, les températures peuvent descendre jusqu'à moins 20 degrés à Budapest. Je voulais à tout prix aller voir un médecin avec ma mère. Les trams ne circulaient plus à cette époque et le médecin habitait assez loin. J'ai trouvé dans la maison un vieux landau dans lequel j'ai transporté ma mère jusque chez le médecin. Il lui a donné des médicaments et elle a pu s'en sortir.

Ma grand-mère est morte quelques jours après son retour à la maison. Dans le ghetto, elle avait cruellement souffert de la faim et une fois à la maison, son estomac n'a pas supporté la nourriture. Une armoire posée à l'horizontale sur un châlit a fait office de cercueil. Ma grand-mère a été enterrée dans un cimetière voisin.

Parmi les membres de notre famille qui habitaient à la campagne, c'est-à-dire deux frères de ma mère et leurs familles, tous n'ont pas survécu à la guerre. Les hommes avaient été déportés dans des camps de travail et ont survécu. La femme et les deux fillettes de l'un des oncles ont également survécu. Celle de l'autre oncle est morte à Theresienstadt et sa fille, gravement malade, est décédée peu de temps après la libération du camp. J'avais eu beaucoup de chance! Cela n'a pas été le cas pour toute ma famille.

Après la guerre, les survivants de notre famille, dont les maisons avaient été pillées, sont venus chez nous à Budapest. Ils nous ont demandé



Plan du ghetto de Pest. La croix de David représente l'emplacement de la synagogue.

de partager nos maigres biens avec eux. Ils ont par exemple ouvert les armoires de notre cuisine, ont sorti des casseroles et ont demandé s'ils pouvaient les emmener.

FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE – DÉBUT D'UNE NOUVELLE VIE

L'appartement de ma grand-mère et la cave avaient aussi été pillés. Les meubles étaient utilisés comme bois de chauffage. Il ne nous restait plus qu'une armoire et le cadre de lit. Ma mère et moi dormions sur trois matelas posés sur le châlit. Les édredons étaient noirs de crasse, et nous n'avions pas de housses. Ma sœur dormait sur deux matelas posés sur deux tables mises l'une à côté de l'autre. Les vitres manquantes aux fenêtres étaient remplacées par du papier huilé. Il faisait sombre, mais nous avions un peu moins froid. Nous voulions malgré tout rester dans l'appartement de ma grand-mère. Il était plus confortable que notre ancien appartement.

Ma sœur a travaillé comme vendeuse après la guerre. Plus tard, elle a occupé un poste d'employée de bureau dans une usine. Je me suis inscrite à la faculté de sciences économiques. Je m'y ennuyais souvent, c'est pour cette raison que je me suis aussi inscrite en auditrice libre à des cours d'archéologie, d'esthétique et d'histoire de l'art. Je me rappelle qu'il faisait très froid car les vitres détruites par les bombardements n'avaient pas encore été remplacées.

L'inflation était telle que l'argent n'avait plus aucune valeur. Les employés d'une entreprise recevaient à la place du salaire 2 kg de farine, 1 kg de sucre, des pommes de terre ou des matières grasses. Ou alors l'entreprise offrait le repas de midi aux employés. Des cartes de rationnement étaient distribuées pour faire des achats. Chaque personne avait droit à une quantité bien définie de nourriture. Sur le marché, il fallait proposer aux paysans quelque chose en échange de leurs produits, étant donné qu'il n'était pas possible de payer avec de l'argent. Un jour, j'ai échangé ma meilleure robe contre un poulet, car cela faisait des mois que nous n'avi-



Eva Alpar (en blouse blanche) avec des collègues du théâtre de Budapest (1955).



Eva Alpar après son émigration en Suisse (1960).

ons plus mangé de viande. Cette situation a duré assez longtemps. Le forint, la nouvelle monnaie hongroise, a été introduit peu après. Il a fallu retrouver un équilibre monétaire et ajuster les salaires par exemple.

C'était une époque très difficile, mais nous étions heureux que la guerre soit terminée.

POSTFACE

Persécutées par les occupants allemands et les fascistes hongrois:

LA SURVIE EN 1944–1945 À BUDAPEST PAR
EVA ALPAR ET CHRISTA MARKOVITS

Dans le présent volume ont été rassemblés deux rapports, qui traitent de la persécution et de la survie de Juives et des Juifs habitant à Budapest durant l'Holocauste. Même si ces textes ne sont pas très volumineux, ils contiennent des informations et des réflexions représentatives de l'époque de l'occupation de Budapest par les Allemands entre mars 1944 et février 1945.

A la lecture des souvenirs de Madame Alpar, de même que ceux de Madame Markovits, il devient évident que le massacre des Juifs hongrois n'aurait pu être possible sans l'invasion de la *Wehrmacht* le 19 mars 1944. Il a fallu utiliser une force armée d'occupation pour qu'elle amène dans sa remorque la bureaucratie du meurtre «de bureau» et sa folie antisémite qui ont mené à bien la «solution finale de la question juive» en quelques mois. Pourtant la privation de droits et l'exécution de plus d'un demi-million de citoyens juifs hongrois n'aurait pas pu être organisée uniquement par Adolf Eichmann et ses hommes, si les autorités locales n'avaient pas collaboré de manière aussi complaisante.

Grâce aux protestations des Etats neutres, la déportation de Juifs en direction d'Auschwitz-Birkenau s'arrêta en juillet 1944 et permit aux Juifs de rester dans la capitale. Parmi ces Juifs sauvés d'une mort certaine dans les chambres à gaz se trouvaient Eva Alpar et Christa Markovits. Les deux auteures se souviennent pourtant de parents qui n'eurent pas la chance de vivre à Budapest et qui furent déportés avec l'aide de la police hongroise. Les violences antisémites et meurtrières des Croix-Fléchées hongroises, comme elles sont montrées dans les deux rapports, rendent alors évidente

l'importance que la haine des Juifs avait prise dans les derniers mois de la guerre dans des parties de la société hongroise.

Les mémoires de Christa Markovits montrent aussi clairement combien le climat politique hongrois avant 1944 était antisémite. Les différentes lois antisémites, qui ont été instaurées longtemps avant l'occupation allemande, sont des signes marquants de la manière dont la politique hongroise a été influencée depuis la fin de la Première Guerre mondiale par une vision du monde antisémite, qui menaçait le judaïsme hongrois.

Mais au contraire de l'idéologie nationale-socialiste, qui voulait finalement détruire tous les êtres humains nés juifs, la variante moderne hongroise de l'antisémitisme laissa l'illusion jusqu'en 1944 que l'assimilation complète, c'est-à-dire la conversion au christianisme, était possible en Hongrie. Dans le cas du rapport de Christa Markovits, cette stratégie d'adaptation et de survie est plutôt bien documentée. Elle eut effectivement l'occasion d'augmenter les chances de survie de sa famille et de quelques autres Juifs de Budapest, puisqu'en 1944 les représentants des églises chrétiennes locales s'engagèrent particulièrement pour «leurs» Juifs.

Christa Markovits et ses sœurs ont été officiellement élevées en tant que chrétiennes. Elles n'ont pu considérer le judaïsme, hormis une origine diffuse reconnue comme une menace, que comme ne représentant que peu de bien. La destruction du judaïsme en Europe centrale ne se limitait donc pas seulement au meurtre d'environ six millions d'enfants, de femmes et d'hommes. Elle fut aussi la cause chez beaucoup de survivants du refoulement de leur héritage juif, suite à leur expérience de persécution et à leur vœu d'une vie sans menace antisémite.

Dans ces deux courts récits de survivantes, le destin de la population juive d'Europe centrale durant le 20^e siècle est ainsi représenté de manière exemplaire: l'Holocauste a été initié par le Reich national-socialiste allemand et mené grâce à l'aide de collaborateurs locaux volontaires. Sans la tradition centenaire antisémite dans le monde chrétien, le génocide n'aurait pas été possible. Jusqu'à aujourd'hui, les conséquences du génocide

chez les Juifs européens, mais aussi pour la culture européenne ne peuvent pas être évaluées de manière définitive.

Dès lors qu'en plus, dans la société hongroise du début du 21^e siècle, les idées antisémites et racistes ont à nouveau gagné en influence au plan politique, les mémoires d'Eva Alpar et de Christa Markovits apparaissent terriblement actuelles.

DANIEL GERSON

Juillet 2014

CHRISTA MARKOVITS

ICH HABE IMMER GLÜCK GEHABT



Christa Markovits, 2010.

In seinem Vorwort legt Ivan Lefkovits die besondere Bedeutung dieses 15. Hefts dar. Während die bisherigen Hefte länger sind und definitiven Charakter aufweisen, handelt es sich beim vorliegenden Heft um eine Sammlung bruchstückhafter Erinnerungen und Reflexionen, die zum Nachdenken über andere Schicksale anregen sollen. Christa Markovits, ein diskretes und zugleich sehr aktives Mitglied der Kontaktstelle für Holocaust-Überlebende in der Schweiz, hat alle Kraft zusammengekommen, um ihre Lebenserinnerungen zu Papier zu bringen. Eva Alpar, die ebenfalls in Budapest aufgewachsen ist, hat einige Erinnerungsbruchstücke niedergeschrieben, unmittelbar vor ihrem Umzug in ein Altersheim. «Mit der Veröffentlichung dieser Erinnerungsfragmente möchten wir aufzeigen, dass für uns jedes Schicksal wichtig ist.», schreibt Herr Lefkovits.

Christa Markovits (geb. Barabás) und ihre Zwillingsschwester Vicky wurden im Jahre 1936 in Budapest geboren. Ihre Eltern kamen aus Siebenbürgen, eine Region, die sie während des Ersten Weltkriegs verlassen mussten. Ihr Vater war Architekt und ihre Mutter war für eine grosse Bank tätig. Die ganze Familie konvertierte Ende 1938 zum Katholizismus; Christa Markovits vermutet, dass diese Konversion unter dem Eindruck des ersten antisemitischen Gesetzes in Ungarn vollzogen wurde. Der Ausbruch des Zweiten Weltkriegs machte ihre Emigrationspläne zunichte. Sie hat nur undeutliche Erinnerungen an die Zeit vor der deutschen Besetzung Ungarns im März 1944, aber sie zeichnet den allgemeinen Kontext jener Zeit nach, den sie sich aufgrund der Erzählungen ihrer Mutter vergegenwärtigen kann.

Der gelbe Stern an ihrem Mantel stellt ihre erste Erinnerung dar aus der Zeit danach. Sie getrauten sich kaum, ihre Wohnung an der Balassi

Bálint Strasse in Donaunähe zu verlassen, ohne den Stern zu tragen. Ohne sich der tragischen Ereignisse in ihrer unmittelbaren Umgebung bewusst zu sein, erinnert sie sich aber an ihre weinende Mutter, nachdem diese von der soeben erfolgten Deportation ihrer Schwester «in den Osten» erfahren hatte – die Postkarte hielt sie noch in der Hand. Nach dem Krieg erfuhr sie, dass die Familie Glesinger nach Auschwitz-Birkenau deportiert worden war und nur die älteste Tochter überlebt hatte.

Die Familie besorgte sich falsche Papiere, die auf den Namen Sebestyén lauteten. Seit Juni 1944 standen die beiden Zwillinge unter dem Schutz Schwedens. Ihre Mutter brachte sie ins Sacré Coeur Kloster. Diese «Oase des Friedens» war allerdings nach der Machtübernahme der Pfeilkreuzler, der ungarischen Nationalsozialisten, in ihrer Existenz bedroht. Die ständigen Übergriffe zwangen die Nonnen, die beiden Mädchen zu verlegen und in einem der geschützten Häuser im «Internationalen Ghetto» vorübergehend unterzubringen. Im Dezember kehrten sie zu ihren Eltern zurück, die inzwischen ihre Wohnung verlassen hatten. Ein drittes Mädchen, Zsófi, wurde geboren. Ironischerweise nahmen deutsche Soldaten die Familie gegen die Übergriffe der Pfeilkreuzler in Schutz.

Nach dem Krieg besuchte Christa Markovits die klostereigene Schule, arbeitete in einer Fabrik und studierte mit dem Ziel, Maschineningenieurin zu werden. Nach der Niederschlagung des ungarischen Volksaufstandes 1956 verliess die Familie auf getrennten Wegen Ungarn: Christa und ihre Zwillingsschwester flohen in die Schweiz, während sich die übrigen Familienmitglieder erst in Kolumbien, dann in Los Angeles niederliessen. Sie studierte Physik und fand eine Anstellung beim Paul Scherrer Institut für Nuklearforschung. 1972 heiratete sie Michael Markovits.

CHRISTA MARKOVITS

I HAVE ALWAYS BEEN LUCKY

Ivan Lefkovits explains in his prologue that there is something unusual about the 15th volume of the collection. First, it differs in both size and content from the earlier books, which are usually larger: a whole story with a beginning and an ending. Second, the book comprises two memoirs written by two survivors; both of them sketchy memories and thoughts inviting reflection on other people's lives and fates. It took a lot of effort for Christa Markovits, a quiet and unobtrusive yet very active committee member of the Contact Point for Holocaust survivors in Switzerland, to write her story. Eva Alpar, who also grew up in Budapest, wrote down a few recollections shortly before moving to a retirement home. «By publishing these fragments», Mr. Lefkovits says in his closing words, «we wish to address the importance of every victim's life; for us, every life and every destiny matters».

Christa Markovits (née Barabás) and her twin sister Vicky were born in Budapest in 1936. Their parents came from Transylvania; however, during World War I, military and territorial turmoil had caused them to leave. Their father was an architect; their mother worked in an important bank. They converted to Catholicism with their daughters in late 1938, probably, according to Christa, under the impact of the first Hungarian «Jewish law». The family wanted to leave Hungary, but the outbreak of World War II thwarted such plans. Christa doesn't recall much of what happened prior to the German occupation of Hungary in March 1944, but she is well aware of the general context, mostly through post-war conversations with her mother.

As for the German occupation, the first thing that comes to her mind is the yellow star sewn on her coat. She and her family were afraid to step out of their apartment building near the Danube on Balassi Bálint Street

without wearing it. Barely aware of the tragic events unfolding around her, she remembers her mother in tears; she had just received a postcard from her sister who was about to be «sent East» with her family. After the war she received word that the Glesinger family had been deported to Auschwitz-Birkenau and that only their oldest daughter had survived.

Christa's family got hold of forged papers by using the name Sebestyén. The twins were under Swedish protection from June 1944 on. Their mother made sure they were hidden in the Sacred Heart Convent. However, after the Hungarian Nazis (the Arrow Cross) seized power, this «haven of peace» was threatened. Because people were rounded up all the time, the nuns made sure that the girls were placed in safe houses in the «International ghetto». In December they were reunited with their parents who had left their apartment building with a «yellow star» near the Danube and went hiding with forged papers, the mother with the baby, the third daughter, Zsófi. In the meantime, she became ten months old. Oddly enough, it was German soldiers who protected them against Arrow Cross attacks.

After the war, Christa attended school at the Sacred Heart Convent. Later she worked in a factory and studied to become a mechanical engineer. When the 1956 Hungarian uprising was crushed, the family fled by different routes: Christa and her twin sister went to Switzerland, whereas the rest of the family found refuge in Los Angeles. Christa became a physicist and found work with the Paul Scherrer Institute for Nuclear Research. She married Michael Markovits in 1972.



Eva Alpar, 2010.

EVA ALPAR

DER BERICHT EINER ÜBERLEBENDEN AUS BUDAPEST

Eva Alpars Zeitzeugenbericht beginnt im März 1944, als Deutschland Ungarn besetzte. Sie erwähnt den damaligen politischen Kontext, obwohl die junge Eva die komplexe Lage nicht vollumfänglich erfasste. Sie hat nur an sich gedacht und an ihren Überlebenswillen und macht sich heute deswegen Vorwürfe.

Im März 1944 war Eva Alpar 20 Jahre alt und wohnte bei ihrer Grossmutter mütterlicherseits in der Nähe des Ostbahnhofs in Budapest. Die Umgebung war christlich und sie hatte – abgesehen von ihrer Familie – keinen Kontakt zu Juden. Nach dem deutschen Einmarsch zogen ihre Mutter und ihre Schwester Jolan zu ihr, während ihr Vater in der Familienwohnung in der Umgebung von Pest zurückblieb. Aus Verzweiflung versuchte sie, sich mit Morphium das Leben zu nehmen. Das Morphium hatte sie von ihrer Schwester erhalten, der sie im Gegenzug gefälschte Identitätspapiere und eine Adresse gegeben hatte. Die Adresse gehörte einem Schneider, der ihr eines Tages spontan seine Hilfe angeboten hatte. Sie waren sich zufällig auf der Strasse begegnet; sie trug den gelben Stern und er hatte ihr ein Versteck angeboten. So kam das Versteck schliesslich ihrer Schwester Jolan zugute; sie profitierte vom grosszügigen Angebot und versteckte sich bis zum Ende des Krieges beim Schneider.

Eva Alpar besorgte ihr neue Identitätspapiere; sie gehörten Margit Urfi, einer Nachbarin und einstigen Klassenkameradin, der sie öfters Butterbrote gegeben hatte, als sie beide Kinder waren. Im Sommer 1944 fragte sie sie an, ob sie ihr ihre Identitätspapiere leihen würde. Margit war dazu bereit. Nach der Machtübernahme durch die Pfeilkreuzler fand Eva Zuflucht in einem Spital; ihre Identitätspapiere schützten sie. In Tränen aufgelöst gab sie vor, ihr Haus sei bei einem Bombenangriff zerstört

worden; daraufhin erhielt sie eine Anstellung als Zimmermädchen. Eva Alpar beschreibt den Alltag im Spital; sie war unvorsichtig und verriet viermal ihre wahre Identität und Herkunft; zum Glück geschah nichts. Sie erinnert sich an einen jungen deutschen Soldaten, der verwundet im Spital lag und der Verhaftung durch die Russen entgehen wollte. Sie gab ihm Zivilkleidung, die sie irgendwo gestohlen hatte. Sie stellt sich vor, dass er, falls er noch am Leben ist, Dankbarkeit für sie empfindet. Ende Januar 1945 konnte sie das Spital verlassen.

Während dieser Zeit kamen ihre Mutter und Grossmutter ins grosse Budapester Ghetto. Ihre Grossmutter starb kurz nach der Befreiung; ihr unterernährter Magen konnte reichhaltige Nahrung nicht mehr aufnehmen. Ihre Mutter sprach nie über ihren eigenen wochenlangen Zwangsaufenthalt im Ghetto.

In seinem Nachwort erklärt Daniel Gerson, warum diese beiden Lebensberichte geradezu exemplarisch sind für das Schicksal der Juden Mitteleuropas. Die Nationalsozialisten sind für die Planung des Holocaust verantwortlich, den sie mithilfe ihrer lokalen Kollaborateure durchgeführt haben. Dieser Prozess wäre jedoch undenkbar gewesen, hätten die Täter nicht auf alte Traditionen der Judenfeindschaft zurückgreifen können.

EVA ALPAR

A SURVIVOR'S TALE FROM BUDAPEST

Eva Alpar's testimony begins in March 1944, when Germany occupied Hungary. She mentions the political context prevalent at the time, even if young Eva wasn't quite aware of the complexities. Now she blames herself for only thinking about herself and her own will to survive. Eva was 20 years old in March 1944. She lived with her maternal grandmother in Budapest, not far from the Eastern Railway station. The neighbourhood was Christian, and aside from her family she didn't have any contact with Jews. When the Germans occupied Hungary, her mother and her sister Jolan came to live with her, but her father decided to stay in the family apartment in the suburbs of Pest. In despair, Eva tried to commit suicide by ingesting morphine. She had obtained it from her sister, in exchange for an address, as well as a set of forged identity papers a classmate had given her. The address belonged to a dressmaker who had offered to help her. One day, they had met unexpectedly in the street and as Eva was wearing the yellow star, the dressmaker was surprised and had offered to take her in. Thus her sister Jolan was the eventual beneficiary of this generous offer. She stayed at the dressmaker's until the end of the war.

Eva was able to procure other identity papers; they belonged to Margit Urfi, a neighbour and former classmate. Eva had often given her bread and butter sandwiches when they were children. In the summer of 1944, she asked if she could borrow her identity papers. Margit agreed, and when the Arrow Cross seized power, the documents enabled her to hide in a hospital. Her tearful assertion that she had been bombed out in the countryside paid off and got her a job as a chambermaid. Eva writes about daily life at the hospital; there were four incidents when she gave away her real identity and Jewish origin by mistake, but fortunately nothing happened. She recalls helping a very young German soldier; he had been

wounded and didn't want to be captured by the Russians. She gave him some civilian clothes she had stolen. She likes to think that he might remember her with gratitude if he is still alive. She left the hospital at the end of January 1945.

During this time, her mother and grandmother were sent to the large ghetto of Budapest. Her grandmother died shortly after Liberation; her malnourished stomach couldn't handle too much food eaten too quickly. Her mother, who had been confined for weeks in the ghetto, would never speak about her terrible ordeal.

Daniel Gerson explains in his afterword why these two eyewitness accounts are indicative of the destiny of European Jewry. The Holocaust was initiated by the Nazis and implemented with the help of their local collaborators; however, this would never have been possible if there hadn't been a millennial tradition of anti-Semitism.